

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Turin - Oratoire de S. François de Sales

SOMMAIRE : Consécration au Sacré Cœur de Jésus — Le Sacré Cœur et la Communion fréquente — Une nouvelle faveur accordée aux Coopérateurs Salésiens — Le Manuel des Coopérateurs — Dom Bosco et le Patronage (fin) — Nouvelles des Missions de Dom Bosco : *Matto-Grosso* (Brésil), *Une lettre des petits Indiens Bororôs* — *Autre relation concernant le Matto-Grosso* — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice — Page à relire : *La Providence prouvée par l'histoire* — Chronique Salésienne : *Turin, Milan, Angleterre, Portugal et Espagne, Bethléem, San Francisco* (Californie), *Assomption* (Paraguay), *Cordoba* (République Argentine) — Bibliographie — Variétés : *Vœu égoïste malheureusement trop exaucé, Le Christianisme jugé par Henri Taine, Zola puni par la Vierge de Lourdes, Au Caléchisme* — Vie de Monseigneur Lasagna. — Nécrologie : Monsieur le baron Herry, Mademoiselle Onghena — Coopérateurs défunts.

Consécration au Sacré Cœur de Jésus

Nous engageons vivement nos bien chers Coopérateurs et lecteurs à réciter avec ferveur, chaque jour, pendant le mois consacré au Sacré Cœur de Jésus, cet acte de Consécration que S. S. le Pape Léon XIII lui-même a proposé au monde entier, à l'occasion du grand Jubilé de l'année 1900.

« Très doux Jésus, Rédempteur du genre humain, jetez un regard favorable sur nous qui très humblement sommes prosternés au pied de votre autel. Nous sommes et nous voulons être vôtres; mais pour que nous puissions vous être unis par des liens plus solides, voici qu'en ce jour chacun de nous se consacre spontanément à votre Sacré Cœur.

« Beaucoup d'hommes ne vous ont jamais connu, beaucoup vous ont méprisé en transgressant vos commandements; ayez pitié des uns et des autres, ô très bon Jésus, et entraînez-les tous vers votre saint Cœur. Soyez, ô Seigneur, le roi non seulement des fidèles qui ne se sont jamais éloignés de vous, mais aussi des enfants prodiges qui vous abandonnèrent. Faites que ceux-ci regagnent vite la maison paternelle, pour ne pas périr de misère et de faim.

« Soyez le roi de ceux que des opinions erronées ont trompé ou qu'un désaccord a séparés de l'Eglise; ramenez-les au port de la vérité et à l'unité de la foi, afin qu'il n'y ait bientôt qu'un troupeau et qu'un pasteur.

« Soyez enfin le roi de tous ceux qui sont plongés dans les antiques superstitions des gentils et ne refusez pas de les arracher aux ténèbres pour les ramener dans la lumière et le royaume de Dieu. Donnez, Seigneur, à votre Eglise, le salut, le calme, et la liberté. Accordez à toutes les nations l'ordre et la paix, et faites que, d'une extrémité à l'autre de la terre, résonne une seule parole: Louange au divin Cœur qui nous a donné le salut; à Lui soient honneur et gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

Le Sacré-Cœur et la Communion fréquente



IL existe une solidarité étroite entre l'amour du Sacré Cœur et la pratique de la sainte Communion. « La manière la plus agréable à Dieu pour nous tenir en sa sainte présence, disait la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, c'est d'entrer dans le Sacré Cœur de Jésus et de lui remettre tout le soin de nous-mêmes, afin qu'il mette ce qui est de lui à la place de ce qui est de nous : c'est-à-dire, que sa divine puissance agisse à la place de notre impuissance, le laissant vouloir pour nous dans son amour. »

Or, entrer dans le Sacré Cœur de Jésus, c'est penser à lui, *s'unir fréquemment à lui par la sainte Communion*. Si une âme venait nous dire qu'elle aime le Cœur de Jésus, mais qu'elle n'éprouve pas le désir de s'unir à lui dans l'Eucharistie, son affirmation nous laisserait sceptique. Nous aurions le droit de lui répondre : Vous vous connaissez mal, ou bien vous vous illusionnez en croyant aimer le Sacré Cœur, ou bien vous êtes possédée à un plus haut degré qu'il ne vous semble du désir de la sainte Communion. Cela se conçoit : c'est la pente de l'amour, c'est son mouvement naturel de chercher à s'unir à son objet. Or, l'Eucharistie est par excellence le sacrement de l'union : cette vérité est inscrite dans la racine même du mot Communion. Aussi lorsque Jésus-Hostie vient prendre possession

d'une âme, c'est à titre d'époux, et dans la mesure où il la trouve préparée à cet honneur, il lui communique ses dispositions, ses vertus, ses mérites, son être en un mot. Faut-il nous étonner que l'ami du Sacré Cœur ne puisse se passer de la sainte Communion et qu'il ressente pour elle une véritable passion ?

Aimons donc la sainte Eucharistie, bien chers Coopérateurs, et nous témoignerons ainsi de la manière la plus complète notre amour envers le Sacré Cœur. Pratiquons la Communion fréquente à laquelle nous exhortait tout récemment Notre Très Saint Père le Pape Pie X dans son admirable *décret* du 20 décembre 1905 sur la Communion fréquente et quotidienne, décret que nous avons inséré dans le *Bulletin* d'avril dernier. Rappelons-nous aussi que ce fut le désir le plus vif de notre vénéré fondateur et Père Dom Bosco, qui recommanda cette sainte et salutaire pratique, en fut le zélé promoteur, et voulut qu'elle fut en honneur dans tous ses Oratoires.

Il est bien vrai de dire que pour tout ami du Sacré Cœur de Jésus, la communion est le bien souverainement désirable. Nous pourrions prouver cette vérité par l'histoire, montrer, par exemple, qu'au XVII^e siècle les ennemis de la communion fréquente se montrèrent les adversaires irréductibles de la dévotion au Sacré Cœur, tandis que tous les amis de l'Eucharistie, tous les familiers

de la Table Sainte accueillirent avec enthousiasme la dévotion naissante. Aujourd'hui encore nous touchons du doigt les services que le culte du Sacré Cœur et celui de l'Eucharistie se rendent mutuellement. Nous voyons, d'une part, la dévotion au Sacré Cœur s'implanter avec une merveilleuse facilité dans les milieux où l'Eucharistie est déjà aimée; et nous constatons, d'autre part, que le chiffre des communions s'élève très rapidement dans une paroisse, une maison d'éducation, sitôt que les œuvres du Sacré Cœur deviennent florissantes. Le nombre des communions s'accroissant dans la mesure où prospère la dévotion au Sacré Cœur, voilà un fait qui est de nature à frapper tout observateur impartial et à éclairer tout prêtre chargé d'une paroisse ou tout directeur d'œuvres, désireux de voir les âmes qui leur sont confiées s'acheminer fréquemment vers la table sainte. Serions-nous sages de marcher à l'aventure ou d'aller par des chemins de notre choix, lorsque Jésus lui-même nous a tracé la voie? Il promet des bénédictions spéciales à tout apostolat qui cherche ses inspirations et son point d'appui dans la dévotion au Sacré Cœur. L'indication n'est-elle pas suffisante? Un moyen dont Jésus préconise l'emploi vaut mieux assurément à lui tout seul que toutes les industries de notre zèle. N'hésitons pas à répondre au désir du divin Maître; prêchons l'amour de son divin Cœur; et nombre d'âmes que nos efforts n'avaient pu tirer de leur somnolence, tressaillant sous la touche divine, sentiront s'allumer en elles un désir qu'elles ne connaissaient pas, le

désir de rencontrer Jésus et de s'unir à lui dans les ardeurs d'une communion fervente.

Pour peu que nous aimions le Sacré



Tableau du Sacré Cœur
exposé dans l'église de ce nom, à Rome.

Cœur, nous ne consentirons jamais à manquer par notre faute une seule communion. Quelque douloureux que puisse être le sentiment de notre indignité, sitôt que le guide de notre conscience nous aura autorisés à communier fréquemment, nous ne passerons jamais

volontairement à côté du bienfait de la communion. Pressé de retourner vers des jeunes gens qui l'attendaient pour se confesser et communier, le P. Lacordaire disait à un ami qui voulait le retenir, (il s'agissait de son élection à l'Académie française, et des visites à faire aux membres de cette Compagnie): « Laissez-moi; vous ne savez pas que ce c'est qu'une communion de moins dans la vie d'un homme! » Le souci de nos intérêts spirituels, non moins que la crainte de nous dérober à l'invitation formelle de Jésus, doit donc nous faire redouter à l'égal d'un malheur qu'il y ait jamais par notre faute une communion de moins dans notre vie.

Aimons à communier fréquemment et si nous nous trouvons en présence de ces chrétiens, véritables copies du pharisien de l'Évangile, qui s'étonnent de voir une âme faible, couverte d'infirmités, s'approcher de Jésus avec familiarité, et qui réclament de quiconque communie une pureté et une vertu qu'on trouverait à peine dans les Anges, laissons-les penser et dire; allons notre chemin, et continuons de communier sans nous mettre en peine de leurs critiques plus ou moins acerbes.

Il peut se faire aussi que nous soyons en présence d'un personne de bonne foi, d'une de ces victimes, malheureusement trop nombreuses, du préjugé rigoriste. La charité nous fait alors une loi, non de justifier notre conduite qui n'en a nul besoin, mais d'en expliquer les raisons. Dans ce cas nous pourrions céder très avantageusement la parole à notre glorieux Patron, saint François

de Sales et renvoyer à la page charmante qu'il a écrite sur ce sujet: « Si les mondains, dit le Saint, vous demandent pourquoi vous communiez si souvent, dites-leur que c'est pour apprendre à aimer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous délivrer de vos misères, pour vous consoler en vos afflictions, pour vous appuyer en vos faiblesses. Dites-leur que deux sortes de gens doivent *souvent* communier: les parfaits, parce qu'étant bien disposés, ils auraient grand tort de ne point s'approcher de la source et fontaine de perfection, et les imparfaits, afin de pouvoir justement prétendre à la perfection; les forts, afin qu'ils ne deviennent pas faibles, et les faibles, afin qu'ils deviennent forts; les malades, afin d'être guéris, et les sains afin qu'ils ne tombent point en maladie; et que pour vous, comme imparfaite, faible et malade, vous avez besoin de souvent communiquer avec votre perfection, votre force et votre médecin. Dites-leur que vous recevez le Saint Sacrement pour apprendre à le bien recevoir, parce que l'on ne fait guère bien une action à laquelle on ne s'exerce pas souvent. Communiez souvent et le plus souvent que vous pourrez... À force d'adorer et de manger la beauté, la bonté et la pureté même, en ce divin Sacrement, vous deviendrez toute belle, toute bonne et toute pure » (1).

Enfin, un ami du Sacré Cœur ne peut pas oublier qu'en communiant il travaille très efficacement au règne de Jésus. Que Jésus veuille régner, et qu'il

(1) Introd. à la vie dévote, 2e Partie, ch. XXI.

ait donné les assurances les plus formelles de sa volonté à cet égard, ce n'est un mystère pour aucun de ceux qui sont familiarisés avec les écrits de Marguerite-Marie. Et ce règne de Jésus, s'il n'était établi tout d'abord sur les âmes, serait-il autre chose qu'un leurre, un vain mot? Un peuple tout entier à genoux, devant Jésus, l'acclamant Roi: il n'est personne d'entre nous qui n'ait souhaité de contempler quelque jour ce spectacle grandiose. Mais pourquoi les acclamations sorties de milliers et de milliers de poitrines humaines auraient-elles le pouvoir de nous émouvoir? Évidemment parce qu'elles expriment autre chose qu'une royauté nominale de Jésus, parce qu'elles attesteraient qu'il est en réalité le roi des âmes. Or, il n'existe pas, que je sache, un meilleur moyen que la communion de fonder dans une âme cette royauté spirituelle. « Je vais communier pour affermir en moi le règne de Jésus. »

Bien chers Coopérateurs, rendons-nous à l'invitation de Dom Bosco, à l'appel de N. T. S. P. le Pape Pie X. Aimons à communier, à communier souvent: il y va de notre intérêt et de l'intérêt du prochain.



Promesses faites par Notre Seigneur à son apôtre, la bienheureuse Marguerite Marie, en faveur des fidèles qui sauront honorer son divin Cœur.

« Je leur donnerai toutes les grâces nécessaires dans leur état.

« Je mettrai la paix dans leurs familles. Je les consolerai dans toutes leurs peines. Je serai leur re-

fuge assuré pendant leur vie et surtout à la mort.

« Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises.

« Les pécheurs trouveront dans mon cœur la source et l'océan infini de la miséricorde.

« Les âmes tièdes deviendront ferventes.

« Les âmes ferventes s'élèveront à une grande perfection.

« Je bénirai moi-même les maisons où l'image de mon Sacré-Cœur sera exposée et honorée.

« Je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis.

« Les personnes qui propageront cette dévotion auront leur nom inscrit dans mon cœur, et il n'en sera jamais effacé.

« Je promets dans l'excès de la miséricorde de mon Cœur que mon amour tout-puissant accordera, à tous ceux qui communieront, les premiers Vendredis neuf fois de suite, la grâce de la pénitence finale; qu'ils ne mourront point dans ma disgrâce ni sans recevoir les sacrements, et qu'il se rendra leur asile assuré à cette heure dernière.



UNE NOUVELLE FAVEUR

accordée aux Coopérateurs Salésiens.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos dévoués Coopérateurs et Coopératrices que, toujours désireux de témoigner à leur Pieuse Union sa paternelle bienveillance, Notre Très Saint Père le Pape Pie X a daigné, par un Rescrit de la Sacrée Congrégation des Indulgences, en date du huit mai dernier, leur déclarer qu'ils pourront dorénavant et directement gagner, tout comme les Salésiens, les enfants élevés dans leurs Établissements et les Associés de la Confrérie des dévots à Marie Auxiliatrice, *une Indulgence de trois cents jours*, toutes et chaque fois que dévotement et le cœur contrit ils réciteront la pieuse invocation: *Maria, Auxilium Christianorum, ora pro nobis*: Marie, Secours des Chrétiens, priez pour nous.

Le Manuel des Coopérateurs *

IV.

Zèle que doivent avoir les Coopérateurs pour la jeunesse et les patronages.

APRÈS avoir indiqué aux Coopérateurs leurs devoirs généraux, c'est-à-dire, l'obligation de travailler à leur sanctification et à celle du prochain, le pieux auteur du Manuel entre dans quelques détails.

« Et tout d'abord, dit-il, les Coopérateurs doivent s'occuper avec grand soin de la jeunesse, surtout de la jeunesse pauvre et abandonnée : on ne saurait en effet concevoir Dom Bosco et les Salésiens sans leur véritable élément qui est la jeunesse.

I. — La jeunesse étudiante a droit à toute la sollicitude du Coopérateur ; ce n'est plus comme autrefois le petit nombre, il ne s'agit plus de quelques privilégiés, mais d'une immense armée qu'il faut discipliner et bien diriger, si l'on ne veut pas la destruction de toute société. Songeons au travail impie qui s'effectue dans les écoles d'où l'on a banni toute idée chrétienne pour y substituer celles du paganisme le plus éhonté, allant jusqu'à nier l'origine divine de l'homme, le libre arbitre de celui-ci, sa soumission à la loi de Dieu et à son représentant. Aux dangers de l'école viennent se mêler ceux non moins épouvantables de la mauvaise presse dont l'effronterie a dépassé toutes les bornes, semant dans les cœurs l'incrédulité et l'immoralité. Ajoutez à tout cela les funestes exemples de maîtres sceptiques et de camarades libertins, les liens des associations et des sociétés sectaires, l'impudence des théâtres, les journaux corrupteurs, etc., etc., et dites s'il est exagéré de pousser ce cri : Sauvons la jeunesse si exposée !

Pouvons-nous être plus rassurés sur le sort de l'apprenti, du jeune ouvrier ? Hélas ! ici notre frayeur est encore plus grande, car nous

nous trouvons en présence de masses ignorantes pour qui tout raisonnement est pour ainsi dire un crime. Leur nombre est immense, et il est du devoir charitable des bons chrétiens d'en sauver le plus qu'il est possible. Jadis le jeune ouvrier apprenait les éléments de son métier au sein même de sa famille, sous les yeux vigilants de vertueux parents ; aujourd'hui, le pauvre petit apprenti, arraché pour ainsi dire à sa famille, se trouve jeté dans cet enfer que sont trop d'établissements industriels où il suffit de mettre une fois le pied pour être aussitôt entraîné dans le plus dangereux engrenage et y perdre l'âme. Là, ce sont les théories socialistes, anarchistes ; les moqueries les plus impudentes sur les personnes et les choses saintes ; la démoralisation, la licence s'affichant d'une manière effrénée, les blasphèmes les plus exécrables ; là tout est mis en œuvre pour détourner de la piété et corrompre l'enfant ou le jeune homme timide et inexpérimenté qui devient une proie facile pour des meneurs aidés là aussi par une presse souvent obscène et d'une rare impiété ! Quel homme de foi pourrait demeurer indifférent devant la ruine de tant d'âmes innocentes ? Et à qui donc n'échapperait pas encore ce cri : Sauvons le petit apprenti, le malheureux ouvrier ? Qui ne désire trouver, qui ne cherche un asile, un abri pour ces pauvres victimes ?

Si les Coopérateurs salésiens pouvaient se compter par millions, et si, dignes de ce nom, ils étaient remplis de zèle, quelle puissante réaction ils pourraient exercer contre l'armée de Satan, pour le plus grand bien et de la jeunesse étudiante et de la jeunesse ouvrière ! Un nombre plus grand de jeunes gens pourraient être placés dans les Maisons Salésiennes établies par la Providence ou dans d'autres établissements d'éducation chrétienne, grâce au précieux concours des Coopérateurs pour subvenir aux besoins de ces jeunes gens, ou en engageant les parents à y placer leurs enfants, ou en dirigeant les petits vers les patronages, ou en les faisant inscrire dans les diverses associations

(1) Voir Bulletin de mai 1906.

catholiques. Tous ces moyens très efficaces sont pour la plupart à la portée de tous les Coopérateurs, comme aussi de répandre parmi ces jeunes gens les bons livres, les bulletins, les revues, etc.; et de la sorte, il en résulterait un fructueux apostolat.

II. — Le zèle des Coopérateurs doit s'étendre encore sur une œuvre de la plus grande importance. Ils savent qu'il n'est pas possible de faire entrer dans des établissements catholiques tous les jeunes gens étudiants ou ouvriers; trop peu nombreux, hélas! sont les favorisés. Mais Dom Bosco a trouvé le moyen de venir en aide et de donner l'éducation à ceux qui sont contraints de passer la semaine entière dans les écoles publiques ou les ateliers, en les réunissant les dimanches et jours de fête dans ses Patronages. C'est cette œuvre qui doit être chère au cœur du Coopérateur, car en effet le patronage est désormais l'unique refuge où un pauvre jeune homme pourra trouver la vraie éducation et une bonne direction. Dans les églises, les instructions et explications qui y sont données s'adressent au peuple et, le plus souvent, sont hors de la portée d'un jeune enfant, alors même qu'il serait exact aux cérémonies sacrées. Dans les écoles, le catéchisme est ou totalement supprimé ou expliqué très brièvement et peu habilement. Dans les familles, et plus particulièrement dans les familles d'ouvriers, on ne rencontre presque plus trace de vie chrétienne, et les parents eux-mêmes ignorent les premiers éléments de la religion.

De quelle manière pourra-t-on venir en aide à tous ces jeunes gens et enfants si ce n'est en les réunissant, aux jours où ils sont libres, dans les patronages où les attendent des prêtres et des maîtres dévoués qui les garderont paternellement pendant une bonne partie de la journée, éclairant leur esprit, instruisant leur cœur, donnant une juste direction à leur volonté. Au patronage l'enfant sentira parler de Dieu, de l'âme, de la vie future, de la vertu, du vice, des devoirs chrétiens. Là, son ignorance et sa faiblesse seront, l'une vaincue, l'autre fortifiée par l'usage fréquent et conscient des Sacrements. Là il se trouvera, jusque dans les divertissements et les jeux de toute sorte, entraîné vers le bien, détourné du mal, sans compter que dans ce doux nid il sera à l'abri de tous les dangers auxquels expose le repos des jours de fête. A la vue de ce tableau bien

restreint, le Coopérateur ne comprend-il pas que cette œuvre est digne de lui et de tout son zèle.

Et que l'on ne croie pas qu'il puisse y avoir de grandes difficultés! S'il s'agit de la fondation d'un patronage, il faut commencer par en répandre l'idée chez ses amis et connaissances, puis, parmi ceux-ci établir une Commission qui, dirigée par quelque bon prêtre, donnera bientôt corps à l'idée, la rendra publique et ainsi attirera l'attention de beaucoup de personnes qui n'y auraient jamais songé. La chose plaira à tous, elle plaira surtout aux parents trop heureux d'avoir enfin trouvé un asile pour leurs enfants qui leur suscitent de grandes préoccupations, principalement aux jours de fête. Les Coopérateurs qui jouissent de quelque fortune, peuvent concourir à l'œuvre, en lui assurant les ressources matérielles nécessaires. Ceux qui n'ont pas le souci de la famille et qui possèdent une certaine instruction peuvent aussi s'offrir comme maîtres ou assistants. Il est facile à tous de faire connaître l'existence du patronage à tant de parents négligents qui laissent leurs enfants courir çà et là durant toute la journée du dimanche, et de se proposer pour les conduire et les faire inscrire à la direction du patronage. L'histoire des Patronages de Dom Bosco est remplie d'épisodes très édifiants à ce sujet. Que de Coopérateurs profondément convaincus de la nécessité et de l'utilité d'une telle œuvre et consacrant tout leur zèle à en assurer le succès par tous les moyens possibles! Qu'il est beau d'instruire, d'assister, de récréer, de récompenser les enfants et jeunes gens groupés dans les Patronages! Et cette œuvre est d'autant plus nécessaire, bien chers Coopérateurs, qu'à côté, en face de nous, nous voyons les promoteurs des soi-disant patronages laïques, qui ne sont qu'une pâle mais redoutable contre-façon de nos patronages chrétiens. Dans leur empressement ces hommes néfastes ne reculent devant rien pour parvenir à arracher du cœur de l'enfant les derniers débris de la foi maternelle. Tous les moyens leur sont bons; ils ont tout à leur disposition, argent, terrain, jeux, protections, faveurs etc., etc. Oh! bien chers Coopérateurs, puisse encore ici Notre-Seigneur n'avoir pas à déplorer que les fils du siècle ont plus de prudence et de zèle!

Dom Bosco et le Patronage

(Suite) (*)

ÉPILOGUE.

Nécessité des Patronages.

Les Saints et les hommes de génie ont l'intuition des besoins de leur temps. Dom Bosco eut cette intuition supérieure : il comprit la nécessité du patronage dans la société moderne. De là ce zèle que nous lui avons vu dépenser pour fonder et diriger un patronage ; de là ce désir de voir les patronages se répandre dans le monde entier.

La nécessité du patronage, tel que D. Bosco l'a conçu, vient de plusieurs causes, mais surtout du besoin qu'ont l'enfant et le jeune homme d'être protégés. Or, comme son nom l'indique, le patronage (*patrem agere*) est une protection, une tutelle, une paternité.

Le patronage ainsi entendu est une nécessité de la vie humaine et sociale, il entre dans le plan divin d'après la constitution même de l'humanité. C'est qu'en effet il n'en est pas de l'homme comme de l'animal. Au bout de quelques semaines le petit oiseau prend son vol dans l'espace et se suffit à lui-même ; dès que l'agneau peut brouter l'herbe, il oublie sa mère. L'enfant, au contraire, doit passer le tiers de sa vie sous la tutelle de ses parents. La mère d'abord, le père ensuite, et tous deux simultanément ont sur leur famille un droit de patronage qui dure longtemps, sinon toujours.

L'autorité civile, elle aussi, a un devoir de patronage à exercer sur les citoyens. Quand nos pères étaient molestés par quelque tyranneau de province, ils disaient : « Ah ! si le roi le savait ! » La loi du repos dominical, si rigide en Angleterre et aux États-Unis, n'est qu'une loi de protection.

L'Église a de même un droit de patronage sur ses enfants. Elle a institué le parrain du Baptême et de la Confirmation. Par de salutaires lois elle patronne la vie chrétienne chez les fidèles ; la clôture et les vœux de religion ne sont pas autre

chose qu'une cloison protectrice dont elle entoure, comme des fleurs rares, les âmes appelées à une vie plus parfaite.

Est-ce que les chefs d'atelier et les maîtres de maison n'ont pas retenu le titre de patrons ? Est-ce que dans les sociétés antiques les riches et les patriciens n'avaient pas leurs clients dont le nombre était parfois considérable ? Toutes les autorités, toutes les puissances sociales doivent être protectrices : elles doivent patronner la santé, les intérêts matériels de leurs subordonnés. Les autorités chrétiennes, parents, maîtres, patrons, propriétaires ou actionnaires doivent faire plus : elles doivent protéger les âmes, la vie chrétienne et la pratique de la religion.

De l'abandon de ce patronage naturel et universel sont nés les patronages proprement dits, les Cercles Catholiques et tout un réseau d'œuvres sociales destinées à suppléer les pouvoirs de tout genre qui ont cessé d'être protecteurs. Le chrétien adolescent devra être soutenu dans sa persévérance par le patronage.

Trois raisons motivent la création et le fonctionnement des patronages. Premièrement, les enfants des écoles sont libres le jeudi ; ils ont besoin de s'amuser, et trop ordinairement des compagnies dangereuses les sollicitent. Le patronage leur donne, sous la surveillance d'un maître, des jeux salutaires pour le corps et sans aucun danger pour l'âme. Les élèves des écoles laïques sont attirés à ces patronages et ils y viennent volontiers. On leur parle de Dieu, de la religion. Il est rare qu'à ces réunions du jeudi un prêtre n'intervienne pas, soit pour faire le catéchisme, soit pour confesser, soit pour clore la journée par un exercice religieux.

Une seconde raison qui motive les patronages, c'est la sanctification du dimanche. Un grand nombre de nos écoliers, ont des parents qui veulent de la religion, ... pour leurs enfants, mais qui malheureusement croient pouvoir s'en passer pour eux-mêmes. Ces petits chrétiens, attirés par les jeux, sanctifient le dimanche au patronage. La messe dite de bonne heure dans nos

(*) Voir le *Bulletin* de mai 1906.

chapelles leur facilite la communion ; le catéchisme de l'après-midi ranime et éclaire leur foi ; le salut solennel du soir avec l'instruction renouvelle les bonnes impressions de l'office du matin et leur inspire pour la semaine des résolutions salutaires.

Enfin le jeune homme a besoin de s'amuser ; il lui faut des récréations, des fêtes, de l'enthousiasme. Or les fêtes publiques sont souvent toutes payennes : les patronages perpétuent la tradition des fêtes chrétiennes, offices solennels, chants, musique, décorations, tentures, lumières, fleurs, encens, etc. C'est une vision du ciel et un banquet de l'âme. Ajoutez à cela tout l'attirail des fêtes foraines : tirs, courses, mâts de cocagne, illuminations, feux d'artifice, théâtre, en un mot, tout ce qui produit la délectation honnête. On oublie trop que le chrétien, enfant de Dieu et fils d'Adam, a besoin de ces deux éléments dans ses fêtes, et nos patronages y pourvoient. Le vénérable M. Joseph Allemand a été, en France, l'initiateur des patronages comme Dom Bosco le fut en Italie. Avec l'intuition des saints, Mr. Allemand plaça d'emblée son patronage sur le terrain de la vraie et solide piété. Ailleurs, et surtout à Paris, on tâtonna longtemps, mais aujourd'hui les principes sont fixés et les règles définitivement tracées. Les sept points suivants sont à peu près hors de conteste parmi les hommes d'expérience.

1^o — Le patronage ne doit pas viser à la quantité et encore moins à l'universalité : il s'adresse à une élite. Son objectif, ce sont les trois cents soldats de Gédéon, destinés à briser le joug des Madianites et à rendre la liberté au peuple de Dieu.

2^o — Le patronage doit être pieux. Les enfants y sont attirés par les jeux, mais la piété seule les y retient et les fait persévérer.

3^o — Chaque patronage doit avoir son règlement et son directeur unique. Si le directeur n'est pas prêtre, il faut que l'aumônier possède une autorité spirituelle illimitée et qu'il dirige le directeur, car les patronages sont de véritables œuvres d'éducation chrétienne.

4^o — On doit donner une large part de confiance et d'administration aux jeunes gens déjà anciens dans le patronage. La plupart des charges peuvent être remplies par eux, sans excepter la charge de catéchiste, ni surtout les fonctions de la chapelle.

5^o — Il faut dans les patronages établir des associations de piété, comme dans les écoles ; On doit y entretenir la ferveur et y souffler le zèle apostolique. L'association des dignitaires relève du directeur ou de l'aumônier.

6^o — Faire la qualité pour avoir la quantité, est un axiome confirmé par l'expérience. Un patronage tiède, mondain, n'augmentera jamais,



Dom Rua et quelques enfants de la Maison salésienne de Braga (Portugal)

car, à chaque trimestre, le nombre des départs dépassera celui des admissions. Après plusieurs années de travail on s'apercevra qu'on n'a rien fait, et qu'il faut recommencer sur d'autres bases.

7^o — On doit renvoyer sans hésitation les enfants ou jeunes gens qui n'ont pas l'esprit du patronage. Un patronage qui ne fait pas d'expulsions est voué à une ruine certaine. Un renvoi différé en impose dix autres.

Comme on le voit, ces différents points résument le règlement de D. Bosco, dont nous avons donné de larges extraits. D. Bosco avait compris la nécessité du patronage, non d'un patronage quelconque, mais du patronage pieux et fervent, destiné à faire des chrétiens et des saints. Il a ouvert la voie, il l'a suivie avec courage et persévérance. Il nous appelle à marcher sur ses traces.

FIN.

*



Matto-Grosso (Brésil)

Mission des Coroados-Bororos.

Relation de D. Balzola.

Colonie du Sacré Cœur de Jésus,
le 27 novembre 1905.

Très Vénéré Père Dom Rua.

Merci tout d'abord et du plus profond du cœur de l'affectueuse lettre que vous avez bien voulu m'écrire de votre propre main en réponse à la mienne du 25 mars. Dois-je vous dire que je ne l'ai reçue que cinq longs mois après que vous me l'aviez expédiée !

Nos petits Indiens vous présentent leurs plus sincères sentiments de respectueuse affection et me prient de vous transmettre de leur part une courte lettre que le petit Michel Magon a écrite lui-même et que tous ceux qui en sont capables ont voulu signer. Chers enfants ! qui aurait jamais pensé qu'ils auraient appris à écrire en si peu de temps et d'une manière si intelligente.

Grâces soient rendues à Dieu ! Ils font également de grands progrès dans la lecture, l'arithmétique, la musique instrumentale, et ce qui est surtout bien consolant, dans les pratiques de piété. S'il plaît au Seigneur, plusieurs d'entre eux, tant jeunes garçons que petites filles, feront à l'occasion de la Noël prochaine leur première communion, car ils sont déjà régulièrement préparés. Je vous donnerai plus tard des détails sur cette fête de famille qui sera un véritable événement, lorsque la date précise sera fixée. Nous attendons pour cela la venue de notre bon Inspecteur D. Malan à qui je veux réserver l'honneur de présider cette belle cérémonie. J'espère

que pour la fête de l'Immaculée Conception quelques autres pourront commencer à se confesser. Vous n'oubliez pas que c'est à pareil jour qu'il y a deux ans, nous avons procédé aux premiers baptêmes. Que la Très Sainte Vierge continue toujours à nous assister et à nous aider dans cette mission importante qui, si elle présente tant de difficultés, nous fournit aussi de nombreux gages de douces espérances.

Vous vous rappelez encore que dans ma lettre du 25 mars, en vous parlant de l'épidémie que nous avaient apportée les Indiens venus du *Rio das Mortes*, je me flattais de l'espoir que je réussirais à les empêcher d'exécuter leurs horribles cérémonies funèbres. Un fait venait me confirmer dans cette pensée. Le nombre des décedés s'élevait à une trentaine ; dans le cas où les parents auraient voulu suivre leurs affreux rites, la fatigue les aurait vite découragés. Hélas ! je dois avouer que je me suis trompé. Et depuis six mois ils continuent à extraire de temps en temps les ossements de quatre ou cinq de leurs morts sur lesquels ils pratiquent leur rites bizarres. Il y a du moins cet avantage qu'après un tel délai de temps, les ossements se trouvent presque entièrement dégagés de la chair et les opérateurs n'ont plus autant de peine à les nettoyer. Ce travail du lavage semble leur plaire énormément, car bien que pour eux ce soit une cérémonie toute religieuse, c'est aussi un grand divertissement pour les jeunes gens qui s'amuse à les garnir de toutes sortes de peintures.

Comme vous le voyez, bien cher Père, il nous faut avec ces pauvres Indiens beaucoup de patience et d'indulgence. Oui, il nous faudra beaucoup de temps et de patience pour parvenir à abolir certaines de leurs coutumes qui sont invétérées ! Ils nous obéissent sur beaucoup de points, mais sur de nombreux autres ils s'excusent en disant qu'ils ne sont pas baptisés, que par conséquent ils ne peuvent pas comprendre certaines choses ou qu'ils n'y sont pas obligés. Voilà cependant déjà quelques dimanches qu'aussitôt après la messe célébrée à 8 heures et à laquelle tous assistent, je leur fais un peu de prédication ou je leur donne dans leur langue une petite expli-

cation de l'Évangile ; ils sont très attentifs et ils semblent très heureux de m'écouter. C'est ainsi que peu à peu tous et surtout les vieillards, pourront retirer quelque profit pour leur âme, d'autant plus qu'actuellement et par suite de la fondation de la nouvelle Colonie de l'Immaculée Conception qui est à peine éloignée de cinquante kilomètres de celle du Sacré-Cœur, nous pouvons plus facilement leur consacrer nos soins. Et de fait lorsqu'ils s'éloignent d'ici pour aller à la chasse ou à la pêche, ils se dirigent généralement vers l'autre colonie et ils demeurent ainsi sous notre affectueuse vigilance.

Nous avions tout récemment appris qu'un nombre assez grand d'Indiens avaient été vus errant sur les bords du grand fleuve *Araguaya* et jetant l'épouvante au milieu des populations voisines qui avaient encore présents à l'esprit les affreux massacres d'il y a quelques années. Ces Indiens eux-mêmes se dérobaient le plus qu'ils pouvaient aux yeux des civilisés dans la crainte de vives représailles.

Nous étudions les moyens de pouvoir nous en approcher. Et tout d'abord, ç'avait été à l'occasion de la fête de St Jean-Baptiste et alors que Dom Malan et moi nous allions donner une mission dans une nouvelle bourgade appelée *Maredina*, distante d'à peu près 60 kilomètres du lieu où l'on nous disait qu'était le campement de ces Indiens. Dom Malan désirait vivement se rendre près d'eux sinon pour les chercher du moins pour les visiter, mais on l'en dissuada. Je lui promis cependant que j'aurais envoyé quelqu'un des nôtres pour faire connaissance avec ces pauvres sauvages et les inviter à se faire connaître de nous. À la fin de septembre je chargeai de cette mission deux de nos indiens, leur promettant une couverture, un couteau et d'autres objets parmi ceux qu'ils aiment tant, à la condition qu'ils m'amèneraient quatre ou cinq des chefs de ces indiens avec qui je pourrais m'entretenir. Je fixais ce nombre de quatre ou cinq seulement car il ne m'était pas possible d'en hospitaliser davantage.

Et mes deux *ambassadeurs*, armés de leur arc et de leurs flèches, se mirent en route. Ce n'est qu'après quatre jours de voyage qu'ils parvinrent au fleuve *Araguaya*, hélas ! pour découvrir que les Indiens avaient abandonné leur campement. Ils se virent contraints d'aller à leur recherche, et finalement les trouvèrent sur le soir du hui-

tième jour. À peine leur avaient-ils indiqué la raison de leur voyage et parlé des Missionnaires, leurs protecteurs et défenseurs, que les Indiens poussèrent des cris de joie et décidèrent de laisser aussitôt leur *aldea* pour suivre leurs camarades à l'une ou l'autre de nos Colonies. Ils s'empresèrent en même temps de donner cette bonne nouvelle à d'autres Indiens établis près de là, mais ceux-ci se montrèrent défiants. Toutefois ils députèrent huit des leurs pour vérifier la nouvelle, et ceux-ci furent les premiers à arriver à la Colonie de l'Immaculée Conception et à annoncer la venue de beaucoup d'autres qui avaient



BRAGA — D. Rua avec les Coopérateurs et les anciens élèves.

été retardés en route par la présence de vieillards, d'aveugles et de petits enfants, et tous étaient fatigués. J'appris d'eux le motif qui les avait fait s'éloigner de leur ancienne *aldea*. Ils me dirent qu'un jour se rendant à la chasse ils rencontrèrent un *Anla* (sorte de tapir) ; comme ils poursuivaient cet animal en poussant de grands cris, ils aperçurent plusieurs civilisés qui exploraient le fleuve sur de longs canots. Ceux-ci entendant les cris, déchargèrent leurs carabines dans la direction des indiens qui prirent la fuite, courant en toute hâte vers leurs huttes et avertissant leurs femmes de prendre et d'emporter tout ce qu'elles pouvaient et de s'échapper pour ne pas tomber entre les mains des *Braïdes* (civilisés). Les Indiens, épouvantés, se chargèrent de leurs pauvres ustensiles et se hâtèrent de quitter ce lieu. Parmi les hommes cependant quelques uns se cachèrent dans les voisinage et virent les *Braïdes* entrer dans leurs cabanes, fouiller partout et prendre ou détruire tout ce qui y était resté. Voyant ensuite les civilisés

regagner leurs canots, eux-mêmes rejoignirent leurs familles. s'enfonçant pendant près de cent kilomètres dans l'épaisseur des forêts. Ainsi qu'on le voit, ces pauvres gens s'effrayent bien vite pour peu de choses et le moindre malentendu peut servir de prétexte aux plus horribles carnages.

J'attendis la fin de ce récit, comptant que pendant ce temps les autres indiens annoncés nous allaient arriver. Voyant qu'on ne les signalait pas, je me décidai à aller au devant d'eux.

Je priai deux des premiers arrivés de m'accompagner, et m'étant muni de quelques objets dont j'aurais pu faire la distribution, je me transportai à la Colonie de l'Immaculée Conception, et le jour suivant je continuai mon chemin pensant que j'avais encore au moins quelques kilomètres à parcourir, mais une heure s'écoulait à peine que j'apercevais toute la troupe. Si vous aviez vu, bien vénéré Père, leur étonnement, lorsqu'ils m'aperçurent à cheval, entouré de deux des leurs également montés. Ce ne fut de leur part que cris de joie, comme dans leurs plus grandes fêtes ! Mais ce qui m'étonna aussi et me remplit d'une profonde émotion, ce fut d'entendre prononcer mon nom par des sauvages qui me voyaient pour la première fois.

Dans leurs pérégrinations ils ont coutume de marcher toujours sur une seule file, et alors même qu'ils sont sur une grande route très large, ils marchent l'un derrière l'autre. Les premiers que j'aperçus se retournèrent vers ceux qui les suivaient et ainsi de suite, répétant la même phrase.

— Père Jean *arregoddu* ! Père Jean *arregoddu* !
Le Père Jean est arrivé ! Le Père Jean est arrivé !

Je leur manifestai ma surprise de les voir en si grand nombre, leur disant que j'en avais envoyé seulement chercher quatre ou cinq mais ils me répondirent qu'ils étaient tous venus, car ils n'avaient plus rien, ni couvertures, ni habits ? ni outils.

— *Arroia baichimo, tariga baichimo* !

Et de fait ils ne portaient pas le moindre morceau d'étoffe ou de drap, et les quelques couteaux qu'ils me firent voir étaient complètement hors de service.

Je les fis s'arrêter, et je les comptai : il y en avait 82. Je leur distribuai le peu que j'avais apporté et ils en furent enchantés. Puis je les invitai à se remettre en marche, les assurant qu'à la Colonie je leur aurais donné d'autres belles choses. Ils voulurent à toute force que je me mette à leur tête et je fis ainsi l'effet d'un grand chef entouré d'un état-major tout spécial.

En arrivant à la Colonie de l'Immaculée Conception, Dom Salvetto leur donna à manger et les conduisit à l'*Aldea* où beaucoup se retirèrent.

Quelques-uns qui avaient laissé leur famille en arrière, voyant qu'ils avaient trouvé de bons amis, s'empressèrent de l'aller chercher.

Nous nous réjouissons de tout ceci, parce que ce sont des âmes que le Seigneur nous envoie ; mais comment les garder ? C'est plus d'une centaine qu'il faut ajouter aux premiers ecclésiastiques !.... *Deus providebit* : la Providence est grande et il ne manque pas de cœurs généreux. Nos zélés Coopérateurs auront compassion de nous qui vivons en plein désert au milieu de ces pauvres sauvages privés de tout. Toutefois, très aimé Père Dom Rua, nous nous recommandons à vous pour que vous fassiez appel à la charité et que vous nous obteniez quelque secours. Il n'est pas possible que les prières de ces nouveaux chrétiens ne soient pas efficaces et ne leur fassent pas trouver ce qui leur est nécessaire. Je m'en remets entièrement aux mains de la divine Providence.

Tandis que je vous écris, la nuit est complètement faite et les pauvres indiens continuent à nous étourdir de leurs cris : ils font cercle autour de la peau d'un tigre qu'ils ont tué aujourd'hui même. Par cette mort, disent-ils, ils ont délivré une âme qui y était cachée ! Quelles superstitions !

Il est temps que je termine ma lettre. Veuillez, bien vénéré Père, accepter nos respectueux souhaits de bonne et sainte année et ayez l'obligeance de les transmettre à nos bons et aimés Supérieurs. Recommandez-nous à nos chers Coopérateurs, bénissez-nous tous et spécialement votre fils dévoué et reconnaissant en Notre Seigneur

Dom JEAN BALZOLA, Prêtre

Copie française de la lettre envoyée à Dom Rua à l'occasion de la fête de Noël par les petits Indiens Bororós élevés dans la Colonie du Sacré Cœur.

Nous aussi, bien que nous soyons très éloignés, nous voulons vous manifester les sentiments de reconnaissance et d'affection filiale dont nos cœurs sont remplis pour vous.

Oui, c'est avec une véritable effusion du cœur que nous vous remercions vivement du grand bienfait que Votre Révérence nous a accordé en nous envoyant ses fils dévoués par le moyen desquels nous sommes sortis de la vie sauvage des forêts pour entrer dans la voie de la civilisation et de l'éducation chrétienne. Il n'y a que quelques mois, nous étions encore plongés dans la plus obscure ignorance et dans la plus affreuse misère..., et maintenant, grâce au zèle infatigable de vos enfants chéris, il ne nous manque plus rien dans la vie matérielle ; nous savons déjà lire, écrire et compter, mais ce qui est bien meilleur, nous con-

naïssons Dieu, le bon Jésus et sa divine Mère, Marie Auxiliatrice: dans quelque temps, à l'arrivée prochaine du cher Inspecteur nous recevrons pour la première fois notre divin Sauveur. Nous reconnaissons que ces immenses bienfaits, nous vous les devons à vous, bien cher Père, qui continuellement pensez à nous. Comment pourrions-nous ne pas vous aimer tendrement?

Oh! oui, bon Père. Nous vous aimons bien et nous vous serons éternellement reconnaissants, et tous les jours, spécialement pendant ces fêtes de Noël et surtout au jour heureux où le divin Jésus descendra dans nos cœurs, nous offrirons nos ferventes prières au bon Dieu pour qu'il vous accorde une vie longue, heureuse, et toutes les grâces dont vous pouvez avoir besoin pour remplir votre saint ministère, et ainsi vous pourrez étendre de plus en plus sur nous le champ de vos faveurs.

Croyez, cher Père, à nos très vifs sentiments de filiale affection et priez beaucoup pour nous qui implorons votre paternelle bénédiction; nous baissons respectueusement vos mains et nous nous disons vos enfants dévoués, heureux de signer cette première lettre.

Michel Magon — Innocent Bueno —
Romão d'Almeida — Valentin Cassinis —
Jules Barberis — Thiago Marques — Ti-
mothée Dias Ferreira — Georges Salaberry
— Pancrace Prado — Marc Metello —
Bento Ferraz — Basile Rinaldi — Fran-
çois Alves — Modeste Cerruti — Vital
Larangeira — Faustin Marengo — An-
toine Paes de Barros.

Autre relation touchant la même Mission.

(Extrait d'une lettre de Dom Salvetto)

La Revue Matto-Grosso, du mois de février dernier, publiait une lettre dans laquelle le Missionnaire Dom Joseph Salvetto, directeur de la Colonie de l'Immaculée Conception, communiquait à son Inspecteur D. Malan les nouvelles que D. Balzola envoyait à D. Rua. Nous en détachons ces quelques lignes :

« On avait résolu, par suite du manque absolu de toutes ressources, de ne pas encore recevoir d'Indiens à la Mission.... Mais je n'ai pas pu m'opposer à ce que les nouveaux-venus s'établissent dans deux ranchos qui avaient été installés non loin de notre pauvre habitation. De même, et en attendant votre arrivée et la construction des cabanes, nous avons élevé plusieurs tentes et au centre de celles-ci un bahito.... Nous devons avouer que nous n'obtiendrons pour le

moment rien ou très peu de choses des Indiens adultes, mais nous plaçons notre ferme espérance dans les petits. Hélas ! nous manquons de ressources et de personnel. Pendant deux mois entiers (la lettre porte la date du 24 janvier) j'ai été obligé d'envoyer tout mon monde à la chasse afin de nous procurer quelques vivres... Le travail est abondant, mais avec l'aide de Dieu, nous allons de l'avant avec courage.....»

Nous signalons à nos chers Coopérateurs et



Dom Rua à Lisbonne (Portugal).

à nos zélées Coopératrices l'accroissement de cette Mission. Ceux ou celles qui pourront envoyer de la toile ou des étoffes aux directeurs de ces deux Colonies de Bororós-Coroados, accompliront une œuvre de charité d'urgente nécessité.

Nous faisons également remarquer que sur la fin de février, le vénéré Inspecteur, Dom Malan, s'est transporté de nouveau dans ces Colonies pour y établir régulièrement le nouveau village de l'Immaculée-Conception. Le bien cher confrère a l'intention de reprendre sous peu le chemin de l'Europe pour solliciter du personnel et des ressources matérielles.

Que Dieu bénisse les fatigues de nos Missionnaires et suscite de nombreuses âmes généreuses qui leur viennent en aide.

GRÂCES ET FAVEURS

obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice

Nous pouvons dire, du Cœur de Marie, tout ce que l'on dit du cœur de Jésus. Si le cœur de Jésus est la source de toutes les grâces dont l'Église ne cesse d'être inondée, le cœur de Marie en est le réservoir et le canal. Le cœur de Jésus brûle d'un amour si ardent pour les hommes que, pour les racheter et les réconcilier avec son Père, il a été capable d'accepter avec empressement toutes les humiliations, toutes les peines, toutes les douleurs et la mort même ; mais la charité de Marie pour les âmes est si grande, qu'elle n'hésita pas à consentir à la mort de son Fils bien-aimé, et à partager toutes les amertumes de sa passion pour notre salut ; et, s'il l'avait fallu, elle était dans la disposition d'immoler de ses propres mains son cher Isaac sur la croix, afin de nous assurer, par sa mort, la vie éternelle. Le cœur de Jésus n'a jamais cessé, ne cessera jamais de brûler des plus pures flammes de l'amour divin ; le cœur de Marie est une fournaise ardente d'amour divin, auprès duquel n'est rien l'amour réuni ensemble de tous les saints et de tous les anges du Ciel. Jésus a pour nous un cœur de Père et du plus tendre des pères ; Marie a pour ses enfants un cœur de mère et de la plus excellente des mères. Oui, Marie nous porte tous dans son cœur ; elle nous chérit tous comme la prunelle de son œil, et sa sollicitude maternelle veille et pourvoit à tous les besoins spirituels et temporels de ses enfants.

J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli un mandat-poste de vingt francs pour les Œuvres salésiennes, en reconnaissance d'une faveur obtenue par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice et de son fidèle serviteur, le vénéré Dom Bosco.

Marseille, 24 mars 1906.

P. R.

Sous ce pli vous trouverez un bon de poste de dix francs. Je vous adresse cette somme parce que je la dois à Marie Auxiliatrice, en reconnaissance des grâces qu'elle m'a accordées.

Carcassonne, 24 mars 1906.

A. M.

Aussitôt après avoir promis un franc à la

Vierge Auxiliatrice, si Elle m'accordait une grâce que je lui demandais, j'ai été exaucée sur le champ.

Pauillac, 7 mars 1906.

R. M.

Grâces soient rendues à Marie Auxiliatrice ! J'avais promis une neuvaine de messes et de plus une autre messe dite à son autel à Turin pour les âmes du Purgatoire, et j'ai obtenu un grand soulagement pour une personne qui nous est chère, ainsi que la guérison de deux jeunes gens atteints d'une grippe pulmonaire. Je suis heureuse de remplir la promesse que j'avais faite de publier dans le *Bulletin* ces faveurs obtenues.

Saint-Antoine (C.té Montmagny) Canada, 2 avril 1906.

A. N. F. P.

* *

Je suis heureuse de vous envoyer la somme de 5 piastres en offrande à Notre Dame Auxiliatrice et pour la remercier d'une grâce accordée. Atteinte d'une grave maladie et ayant à subir une opération, je me suis recommandée avec confiance à cette bonne Mère et elle m'a guérie. Je tiens à lui exprimer dans le *Bulletin Salésien* ma profonde et filiale reconnaissance.

Saint-Antoine (C.té Montmagny) Canada, 2 avril 1906.

Une Coopératrice.

* *

Voici une nouvelle faveur que nous avons obtenue de Notre Dame Auxiliatrice. Nous étions obligées de passer un examen difficile sans avoir le temps nécessaire à sa préparation. Pleines de confiance en cette bonne Mère, nous lui avons confié notre succès. Tout a marché au gré de nos désirs et nous avons été reçues sans aucune difficulté. Gloire en soit rendue à Marie Auxiliatrice. Je joins à ma lettre une courte offrande.

Lyon, 24 mars 1906.

A. M.

* *

Vive reconnaissance à Marie Auxiliatrice pour une grande grâce demandée par une neuvaine de prières et obtenue par son intercession. Aussi toute remplie de reconnaissance je m'empresse de lui offrir mes remerciements.

Aoste, 11 avril 1906.

A. F.

* *

Ci-joint deux mandats-poste de 5 francs chacun, pour remercier Notre Dame Auxiliatrice de sa protection et des grâces obtenues par sa puissante intercession, spécialement pour un examen.

Paris, 26 avril 1906.

S. de St. L.

* *

Avant de me présenter aux examens j'ai invoqué Notre Dame Auxiliatrice et le saint Curé d'Ars, leur promettant de les remercier

publiquement s'ils m'obtenaient un succès complet. Ce succès, supérieur à mes propres forces, m'ayant été donné, je remercie tout haut mes puissants protecteurs et je conseille à tous ceux qui voudront être exaucés, de recourir à leur intercession.

Orléans, 21 avril 1906.

A. A. G. M.

* *

Ma confiance en Marie Auxiliatrice est extrême, et je croirai, tant que je vivrai, que c'est grâce à sa maternelle protection que j'ai été sauvée de la mort, l'année dernière.

Les médecins m'avaient déclarée atteinte de fièvre typhoïde, et j'eus la bonne pensée de me recommander aux prières des enfants de D. Bosco: je m'unis de tout cœur à ces prières, et je fus complètement exaucée, car quelques jours après j'étais entièrement rétablie.

Je viens aujourd'hui, bien qu'un peu tard, témoigner ma faible reconnaissance à cette bonne Mère en vous demandant de publier ces quelques lignes dans le *Bulletin* et en sollicitant de nouveau les prières des orphelins pour une affaire très importante de l'issue de laquelle dépend le sort de toute une famille. Je joins un mandat de vingt francs, à titre d'offrande à l'Œuvre de Dom Bosco.

Saint-Cloud, mars 1906.

L. V.

* *

Il y a quelques semaines, je vous écrivais pour recommander aux prières des Salésiens et de leurs enfants aux pieds de Notre Dame Auxiliatrice le succès d'une affaire qui me préoccupait beaucoup. Cette bonne Mère nous a exaucés. Qu'Elle reçoive ici nos remerciements les plus dévoués.

Aoste, 12 avril 1906.

O. M.

* *

Qu'il me soit permis ici de remercier la Très Sainte Vierge, invoquée sous le nom de Notre Dame Auxiliatrice, de la grande grâce qu'elle a bien voulu accorder à un membre de notre famille. Depuis longtemps je sollicitais

de cette divine Mère le retour à Dieu de mon cousin, pécheur endurci, que la maladie, l'âge avancé et l'attente même d'une mort prochaine semblaient rendre insensible aux pensées de la foi et à toutes les exhortations. Des âmes dévouées s'étaient unies à moi et priaient avec ferveur pour le pauvre malade: c'est Marie Auxiliatrice surtout que nous appelions à notre aide. Notre confiance n'a pas été trompée, et, il y a quelques jours, le malade faisait de lui-même appeler le prêtre, se confessait et faisait une sainte communion. Depuis cet heureux moment jusqu'à sa mort il ne cessa pas de manifester les sentiments de la plus grande piété et il expira en prononçant très distinctement ces mots: « Merci, ô Marie Auxiliatrice ». Ce sont là aussi les seuls mots que j'adresse à notre bonne Mère.

Montpellier, 4 avril 1906.

E. H. S.

*
**

Il y a quelques jours, je vous demandais de faire prier Notre Dame Auxiliatrice pour deux grâces très importantes; je vous promettais 50 francs si j'obtenais une de ces grâces. Je viens d'obtenir cette grande faveur que je sollicitais depuis bien longtemps. Actions de grâces à Notre Dame Auxiliatrice, S. Antoine et D. Bosco.

Castres, 1er mai 1906.

M. P.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Aoste: G. B. R., 15 fr. pour grâce reçue.

Castres: M. P., reconnaissance, remerciements pour une faveur obtenue.

Paris: J. L., 8 fr. en actions de grâces.

Plouër: Mme veuve J. S., 5 fr. en actions de grâces.

Hastières-Lavaux (Belgique): C. B. 5 fr. en actions de grâces.

Smyrne: Une personne désire obtenir deux grandes grâces temporelles.

Smyrne: M. L. Z., 4 fr., demande guérison de son père depuis longtemps souffrant.

Vallournanche: M. V., 5 fr. pour une grâce reçue.

PAGE À RELIRE

La Providence prouvée par l'histoire.

UN long enchaînement des causes partielles, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence. Dieu tient du haut des cieux les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main: tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Peut-il faire des conquérants? Il fait marcher l'épouvante devant eux, il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Peut-il faire des législateurs? il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance. Il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique; il connaît la sagesse humaine toujours courte par quelque endroit, il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances; il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même; elle s'embarrasse, elle s'enveloppe dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège. Dieu exerce par ce moyen ses redoutables jugements, selon les règles de sa justice toujours infail-
lible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ses grands coups, dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Égypte, autrefois si sage, marche, enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue. Mais que les hommes ne s'y trompent pas: Dieu redresse quand il lui plaît le sens égaré; et

celui qui insultait à l'aveuglement des autres, tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses, sans qu'il faille souvent autre chose, pour lui renverser le sens, que ses longues prospérités.

C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire, dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De la sorte tout concourt à la même fin, et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

Par là se vérifie ce que dit l'Apôtre que " Dieu est heureux, et le seul puissant roi des rois, et seigneur des seigneurs."

Beureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable, qui donne et qui ôte la puissance, qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement. C'est pourquoi tous ceux qui gouvernent se sentent assujettis à une force majeure. Ils font plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont jamais manqué d'avoir des effets imprévus. Ni ils ne sont maîtres des dispositions que les siècles passés ont mises dans les affaires, ni ils ne peuvent prévoir le cours que prendra l'avenir, loin qu'ils le puissent forcer.

Celui-là seul tient tout en sa main, qui sait le nom de ce qui est et de ce qui n'est pas encore, qui préside à tous les temps et prévient tous les temps.

Alexandre ne croyait pas travailler pour ses capitaines, ni ruiner sa maison par ses conquêtes. Quand Brutus inspirait au peuple romain un amour immense de la liberté il ne songeait pas qu'il jetait dans les esprits



Dom Rua à l'école d'agriculture de Pinheiro (Portugal).

le principe de cette licence effrénée, par laquelle la tyrannie qu'il voulait détruire devait être, un jour, rétablie plus dure que sous les Tarquins. Quand les Césars flattaient les soldats, ils n'avaient pas dessein de donner des maîtres à leurs successeurs et à l'Empire. En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve malgré elle à d'autres desseins que les siens. Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée.

(BOSSUET. — Discours sur l'Histoire universelle, III, 8).



CHRONIQUE SALÉSIENNE

TURIN. — Notre vénéré Supérieur Général, Dom Rua, après avoir passé à l'Oratoire du Valdocco la Semaine Sainte et la solennité de Pâques, s'est remis aussitôt en voyage pour visiter les maisons salésiennes de la Sicile et de l'île de Malte et saluer les zélés Coopérateurs de nos Œuvres en ces diverses contrées. Au retour il a également visité les nouvelles fondations établies dans la Calabre et la Napolitaine, à la suite des horribles catastrophes qui ont fait tant d'orphelins et que tous nos lecteurs ont encore présentes à la mémoire. Dom Rua était de retour à Turin la veille même de la splendide fête de Marie Auxiliatrice dont nous espérons donner le compte-rendu dans le prochain numéro.

— Le 30 avril dernier, un des plus distingués membres du Chapitre Supérieur de la Pieuse Société salésienne, Dom Célestin Durando, voyait s'accomplir la cinquantième année de son entrée à l'Oratoire salésien du Valdocco dont il ne s'est guère éloigné que pour de rapides courses dans différentes parties de l'Europe et en Orient où l'appelaient les intérêts de la Congrégation à laquelle il appartient et dont il est une des gloires. Le *Bulletin Salésien* français s'associe aux vœux et aux souhaits des Supérieurs et de tous les confrères ; que Notre Seigneur et Marie Auxiliatrice le conservent encore de longues et longues années à notre affection et pour notre plus grande édification.

MILAN. — Au moment où parviendra ce numéro, le 5.^e Congrès International des Coopérateurs Salésiens tient ses assises à Milan. Nul moment, nulle ville ne pouvaient être mieux choisis puisque la belle Capitale de la Lombardie est actuellement le siège d'une grandiose Exposition Universelle où nos Coopérateurs pourront se rendre compte de l'importance de l'Œuvre salésienne brillamment représentée. Ce Congrès, auquel se sont empressés d'adhérer de nombreux et illustres Coopérateurs, traite particulièrement des écoles professionnelles d'arts et métiers et d'agriculture, des patronages, des cercles pour jeunes gens étudiants et apprentis, de l'œuvre d'assistance pour les émigrants, etc. Que Marie Auxiliatrice bénisse les travaux des Congressistes !

LONDRES. PORTUGAL ET ESPAGNE. Voyage de Dom Rua. — Dom Rua laissait, le 12 février,

comme nous l'avons dit dans le *Bulletin* précédent, les petits Français établis dans l'île de Guernesey pour se diriger sur Londres et y visiter les diverses Maisons salésiennes qui y sont établies ainsi que dans les environs. Débarquant à Portsmouth, il s'empressait de se rendre auprès de S. G. Mgr. Cahill, évêque de ce diocèse et de le remercier de sa haute et paternelle bienveillance pour l'Œuvre salésienne en général. et plus spécialement, pour l'Œuvre de Guernesey dont il est le généreux protecteur. On se souvient que le vénéré prélat a voulu augmenter le nombre des paroisses de cette île qui est sous sa juridiction et qu'il en a confié l'érection et l'administration à nos bien-aimés confrères. Le Lundi, 13 février, le bon Père se trouvait à Londres au milieu de ses enfant heureux de le posséder pendant quelques instants. C'est qu'en effet pendant son séjour de courte durée, Dom Rua, outre la Maison de Battersea, dut visiter celles de Farnborough, Burwash, East-Hill, Cambridge-Heath, ainsi que les noviciats et les établissements d'éducation des Filles de Marie Auxiliatrice dont le plus important est situé à Chersey sur la Tamise. Il put offrir ses religieux hommages à L. G. Mgr l'archevêque de Westminster, et Mgr l'évêque de Southward, recevoir de nombreux Coopérateurs et amis de l'œuvre, et le 20, il s'embarquait pour l'Espagne et le Portugal, via Paris, à la grande tristesse des confrères et des enfants.

Les lecteurs du *Bulletin* ont déjà lu l'accueil fait à D. Rua à la Maison salésienne de Vitoria. Même réception enthousiaste à Santander, à Salamanque, à Béjar, d'où le vénéré Supérieur passe en Portugal. Il était attendu à la station d'Ermesinde par l'Inspecteur des Maisons de cette province, Dom Cogliolo, qui l'accompagne d'abord à Braga où ils arrivent le 7 mars, puis à Vianna do Castelo, Vigo, Oporto et Lisbonne, sans oublier la colonie agricole de Pinheiro. La fête de S. Joseph était magnifiquement célébrée au jour même de la solennité. à l'Oratoire de Lisbonne où s'étaient réunis tous les enfants des maisons de Braga, de Vianna et de Pinheiro. Cette fête était présidée par Son Excellence le Nonce apostolique, Mgr Joseph Macchi à qui, dès la veille, Dom Rua avait offert ses souhaits les plus reconnaissants. Dans l'après midi du même jour avait lieu la solennelle bénédiction des nou-

veaux bâtiments de l'Établissement salésien, à laquelle assistaient le Nonce Apostolique, l'archevêque titulaire de Mitylène et l'évêque de Trajanopolis. Au cours de la cérémonie Dom Rua recevait le télégramme suivant de S. Ém. le Cardinal Merry del Val : « *Rév. D. Michel Rua, Supérieur des Salésiens, Lisbonne. — Le Très Saint Père, agréant vos souhaits de fête, invoque la puissante protection de S. Joseph sur le nouvel établissement des Écoles professionnelles de S. Joseph et bénit la Pieuse Société Salésienne, son très digne Supérieur et tous les Bienfaiteurs.* »

Card. MERRY DEL VAL.

Le 22 mars, Dom Rua continuait son voyage, et visitait les Maisons salésiennes de Madrid, Valence, Sarrià, Barcelone, Mataró et Gerona où son arrivée était acclamée des confrères, des élèves et des bienfaiteurs. Il arrivait enfin à Turin au matin même du dimanche, quelques instants seulement avant de procéder, selon la pieuse tradition, à la Bénédiction des Rameaux et à la célébration de la Messe de 10 heures dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice. Louée et remerciée soit notre bonne Mère du Ciel qui a protégé si efficacement notre vénéré Supérieur durant ce long et fatigant voyage.

BÉTHLÉEM. — « Notre situation, écrit le Directeur de l'Orphelinat catholique de Bethléem à l'un de ses plus généreux bienfaiteurs, notre situation est à peu près semblable à celle de l'année dernière. L'Orphelinat a recueilli un peu plus d'une centaine d'orphelins auxquels on donne une éducation chrétienne en même temps qu'on leur apprend divers métiers qui plus tard leur permettront de gagner honorablement leur vie.

Les écoles gratuites, ouvertes aux externes, comprennent actuellement 220 élèves, divisés en sept classes, et l'instruction leur est donnée par des professeurs également externes, car malheureusement nous manquons de personnel salésien.

Le pensionnat payant en est à sa seconde année d'existence et compte aujourd'hui 35 enfants des meilleures familles.

Notre église du Sacré-Cœur est très fréquentée par la population considérablement accrue depuis quelques années. Bethléem n'avait, il y a environ trente ans, que quelques centaines de familles, et elle est devenue une ville de 10,000 habitants : ce chiffre ne fera que grandir, malgré les nombreux émigrants qui s'embarquent et vont chercher les moyens de vivre pour eux et leurs familles que souvent ils y installent pour toujours.

Les chiffres officiels, d'après les différents rites, sont les suivants :



Chapelle provisoire de la nouvelle maison de Lisbonne.

Catholiques latins...	4501	Catholiques Grecs	172
Grecs non unis	3881	Protestants . . .	132
Musulmans.	175	Coptes	12
Arméniens	175		

Le nombre des Grecs catholiques est, en réalité, plus élevé que le chiffre inscrit sur les registres de l'administration turque, mais il faut remarquer que le passage d'un rite à un autre sur ces mêmes registres ne se fait que lorsque la demande de l'intéressé est accompagnée d'un bon *bachchiche* (pomme). De plus, les Grecs non unis ayant tout avantage à ce que le chiffre officiel de leurs adhérents ne soit pas en baisse, usent de leur grande influence près des autorités turques pour empêcher les changements.

Les Grecs catholiques, qui se composent pour la plupart de familles peu aisées, n'ont auprès de l'autorité que l'appui de l'orphelinat. Et de fait,

la paroisse grecque-catholique n'a pas cessé, depuis sa fondation, d'être entièrement à notre charge, sans que nous ayons la possibilité, à notre grand chagrin, de lui donner plus de développement, et cela pour de multiples raisons.

Notre préoccupation de tous les instants est d'assurer à nos orphelins le pain quotidien, car tout ce petit monde ne cesse pas d'avoir un grand appétit. Ce premier point garanti, il nous resterait, (et pour cela nous comptons sur la Divine Providence et nos dévoués bienfaiteurs), à terminer cer-



Un des réfectoires de la nouvelle maison de Lisbonne.

tains travaux d'une utilité incontestable. Il s'agirait, par exemple, de construire un vaste hangar-portique qui permettrait à nos enfants de se tenir à l'abri, l'été, de l'ardent soleil, l'hiver, des grandes pluies. Il nous faudrait aussi agrandir l'atelier des menuisiers qui ne répond plus aux besoins actuels... etc. etc. ».

SAN FRANCISCO (Californie) — Une dépêche nous apprenait, il y a quelques semaines, que l'église des Saints Pierre et Paul et celle du Corpus Domini, confiées aux Salésiens, avaient été entièrement détruites par l'effroyable tremblement de terre qui a secoué cette grande cité. Nous sommes heureux d'annoncer que tous nos confrères chargés de ces deux paroisses sont sains et saufs. Il en est de même de ceux qui dirigent à *Oakland*, ville voisine de San Francisco, la paroisse de S. Joseph.

ASSOMPTION (Paraguay). — Tout récemment a eu lieu la bénédiction de la première pierre du futur établissement salésien. Le Président de la République assistait à la cérémonie et a bien voulu apposer sa signature sur le registre contenant les noms des Coopérateurs et des Bienfaiteurs.

CORDOBA (République Argentine). — En décembre dernier, la gracieuse chapelle du Collège Pie IX s'enrichissait d'une magnifique statue de Marie Auxiliatrice, et à l'occasion de la mise en place et de la bénédiction de cette statue, il était procédé à l'érection de l'*Association des dévots* à Notre Dame Auxiliatrice. « La Très Sainte Vierge, nous écrit-on, s'est déjà montrée une mère très tendre envers ses fidèles serviteurs, car beaucoup de personnes qui se sont recommandées à Elle, ont obtenu les grâces qu'elles sollicitaient, et parmi celles-ci, quelques unes véritablement merveilles. »



Bibliographie

Livres gracieusement offerts à notre Direction.

ÉTUDES — 5 avril 1906 : Le Sentiment religieux, *Lucien Roure* — Les Sagas islandaises, *Jón Svensson* — La Montée du Calvaire, *Louis Perroy* — Une Soutenance en Sorbonne, *Adhémar d'Alès* — Le Miracle de saint Janvier, *J. A. Rheimsbach* — À la Rédaction (*Georges Tyrrell*) — Bulletin d'histoire moderne, *Paul Dudon* — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 avril 1906 : La Journée de huit heures, *Victor Loiselet* — La Réforme de l'Eglise russe, *Antoine Malvy* — Versailles (1870-1880). Souvenirs et récits, *Jean Noury* — La Carte électorale de la France, *Paul Dudon* — La Question des associations cultuelles, *Paul Aucler* — Bulletin philosophique, Morale et esthétique, *Lucien Roure* — Revue des livres — Événements de la quinzaine.

Catholicisme et Libre Pensée, par G. FONSEGRIVE, 1 vol. in-12 (Collection *Science et Religion*, n.º 369). Prix :

o fr. 60. Librairie BLOUD et C.^{ie}, 4, rue Madame, Paris (VI).

Entre le Catholicisme et la Libre Pensée il n'y a pas de compromis possible. On est hors du catholicisme et contre lui avec la libre pensée, ou pour le catholicisme et avec lui contre la libre pensée. Mais ce qu'il faut qu'on sache, c'est que le parti qu'on prendra, portant sur une alternative *pratique* ne saurait être adéquatement justifié par des raisons purement intellectuelles. C'est une décision vitale et vivante, où interviennent, avec les expériences les plus profondes et les plus intimes, toutes les aspirations de la volonté et tous les besoins du cœur. Si la Science a ses exigences légitimes, celles de la pratique ne le sont pas moins et dans l'espèce c'est l'action qui doit l'emporter sur la spéculation. En sorte que, si le croyant paraît limiter l'usage de la critique et de la raison, c'est par des raisons plus profondes que la raison. Telle est la thèse, toute « pascalienne », ou toute « newmanienne » qu'on trouvera brillamment exposée dans cet opuscule par l'éminent directeur de la *Quinzaine*.

Christianisme et Démocratie, Christianisme et Socialisme, par Anatole LEROY-BEAULIEU, de l'Institut. 1 vol. in-12, Collection *Science et Religion* (n.º 370). Librairie BLOUD et C.^{ie}, 4, rue Madame, Paris (VI).

Entre le Christianisme et la Démocratie l'antagonisme n'est aucunement fatal. Si elles lui sont opposées en quelques points, sur un plus grand nombre, en effet, les aspirations démocratiques contemporaines sont d'accord avec l'esprit du Christianisme. C'est à la Révolution Française que remonte la lutte, lutte déplorable, car le gouvernement populaire ne deviendra praticable que le jour où la Démocratie cessera d'être antireligieuse. — Christianisme et Socialisme ont aussi des affinités et d'irréductibles divergences. L'idéal social du Christianisme, tout de paix et d'amour, est inconciliable avec le collectivisme fondé sur la lutte des classes. La religion tend à calmer les souffrances et les colères du peuple; c'est précisément ce que le Socialisme ne lui pardonne pas. C'est aussi pourquoi il est matérialiste et regarde la religion comme un obstacle et un adversaire. Mais en rejetant tout sentiment religieux, il rend plus difficile la rénovation de la société. Démocratie antireligieuse, Socialisme antichrétien sont deux ennemis du progrès populaire : telle est la conclusion donnée par l'éminent économiste à cette double étude.

Le Protectorat religieux en Orient, par J. AUBÈS, avocat. 1 vol. in-12. (Collection *Science et Religion*) (n.º 373). Prix : o fr. 60. Librairie BLOUD et C.^{ie}, 4, rue Madame, Paris (VI).

Dans le premier chapitre de cet excellent opuscule, l'auteur examine la situation spéciale faite aux peuples d'Orient par la diversité des races et des religions. Puis il fait un rapide historique des relations de l'Europe et de la France en particulier avec le Levant. Il analyse avec un soin particulier le régime créé par les Capitulations. Ce premier chapitre achevé, il étudie successivement : l'histoire du protectorat religieux de la France, son étendue, les conditions de son maintien, la situation des puissances étrangères à l'égard du protectorat religieux. Dans sa conclusion M. Aubès démontre que, pratiquement, les droits de la France ne seront sauvegardés que par notre accord avec le Vatican. Et de fait l'avenir de notre protectorat lui semble bien compromis. Il n'y en a que plus d'intérêt à parcourir avec lui cette glorieuse histoire de huit siècles qui est sur le point de s'achever dans quelque banale séance du Parlement.

VARIÉTÉS

Vœu égoïste malheureusement trop exaucé.

En 1884, une dame d'une grande famille de Turin, accompagnée de son plus jeune fils, vint trouver Dom Bosco : c'était une visite d'amitié. La famille était réputée pieuse, et non sans raison, puisque son chef, chargé d'affaires du Gouvernement piémontais, était rentré volontairement dans la vie privée, après la brèche de la *Porta Pia*.

Dom Bosco, avec sa bonté ordinaire, demanda des nouvelles de toute la famille, et finit par dire :

— Et qu'allez-vous faire, Madame, de votre fils aîné ?

— Il suivra la carrière diplomatique comme son père.

— Bien. Et le second ?

— Oh ! Dom Bosco, celui-là est à l'École Militaire; il travaille pour devenir général, et il serait le premier de notre famille à ne pas réussir.

— À merveille ! Et celui-ci ? (Dom Bosco désignait le petit garçon qui accompagnait sa mère). Celui-ci, nous le ferons prêtre, n'est-ce pas ?

À ce mot de prêtre, la noble visiteuse, atterrée, demeura un instant sans voix, puis, comme ranimée par la fureur, elle s'écria avec une énergie presque sauvage :

— *Prêtre, jamais. Qu'il meure plutôt !*

Dom Bosco, profondément attristé par cette réponse, essaye de ramener la pauvre femme à de meilleurs sentiments; il lui fait observer, avec douceur, que ce mot, prononcé par lui, n'est pas une sentence. Peine perdue ! la malheureuse mère répète l'affreuse imprécation, et se retire bouleversée.

Huit jours après, Dom Bosco la voit reparaître, toute tremblante cette fois, et baignée de larmes :

— Dom Bosco, venez, venez vite bénir mon enfant, celui que je vous ai amené;..... il se meurt !

On arrive dans la chambre du petit mori-

bond, qui prend la main de Dom Bosco et la baise avec respect. Les médecins se trouvaient réunis pour une consultation; ils déclarent ignorer la nature du mal qui emporte l'enfant.

Le jeune malade a tout entendu. Il appelle sa mère et lui dit d'une voix faible, mais distincte:

— Mère, je sais, moi, pourquoi je meurs: c'est votre parole qui me tue. Rappelez-vous... lorsque nous nous trouvions dans la chambre de Dom Bosco! Pauvre maman! vous avez préféré me voir mort, plutôt que de me donner à Dieu, et le bon Dieu me prend.

Dom Bosco ne put que préparer la famille à accepter la dure épreuve. Il promit de faire prier ses enfants et se retira profondément ému.

On ne tarda pas à venir lui apprendre que la leçon divine était complète: l'enfant était mort.

Ce trait éclaire d'un jour effrayant et douloureux la question de la responsabilité des parents en matière de vocation; il n'a besoin d'aucun commentaire. La défiance de Dieu porte malheur, autant que la confiance attire la bénédiction.

Le Christianisme jugé par Henri Taine.

« Aujourd'hui, après dix-neuf siècles... le christianisme est encore, pour 100 millions de créatures humaines, l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même... Toujours et partout, depuis dix-neuf cents ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs privées ou publiques se dégradent. En Italie, pendant la Renaissance, en Angleterre, sous la Restauration, en France, sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen..., la cruauté et la sensualité s'élevaient, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. Quand on s'est donné ce spectacle, et de près, on peut évaluer l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes... Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire... aucun gouvernement ne suffisent à le suppléer dans ce service. Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente fatale...; et le *vieil Évangile* est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social.

Zola puni par la Vierge de Lourdes.

Au triste écrivain qui a occupé trop longuement l'opinion publique on demandait naïvement :

— Quelle est donc, selon vous, la cause de cette déveine qui vous poursuit partout? Car c'est un déluge d'impopularité! Cela ne vient pas tout seul! À quoi l'attribuez-vous?

— Je ne puis m'y tromper, répondit le malheureux, tout vient de mon livre sur *Lourdes*... J'avais pu écrire auparavant tout ce qui me plaisait, rien n'avait entravé ma gloire. Mais ce que j'ai dit sur Notre Dame de Lourdes m'a porté malheur; ma gloire est si bien déboulonnée que je ne sais ce qui en restera debout.

Au Catéchisme.

Sur la fin de sa carrière, dans les nombreuses promenades qu'il avait l'habitude de faire à Villefort (Lozère), M. Odilon Barot ne manquait guère de s'informer des heures du catéchisme et d'y assister.

Les ecclésiastiques qui desservaient alors la paroisse ont souvent aperçu, pendant qu'ils faisaient réciter la lettre ou qu'ils l'expliquaient, leur grave auditeur, sérieux et recueilli, écoutant avec une attention imperturbable.

« Votre présence à notre catéchisme est très flatteuse pour nous, disait un jour à l'illustre homme d'État un jeune vicaire; mais je dois avouer....

— Qu'elle vous surprend? répondit vivement l'ancien ministre de Louis-Philippe. Eh bien! Monsieur l'abbé, je vous confesse que ces entretiens ont pour moi un charme inexprimable; votre enseignement est plein d'idées justes et saisissantes; chaque fois que j'entends réciter ce petit livre, j'apprends toujours quelque chose que je ne connaissais qu'à moitié, ou que je ne connaissais pas du tout ou que j'avais peut-être oublié. »

Que d'hommes, en notre siècle, seraient étonnés d'être si rapprochés de l'Église, s'ils prenaient la peine de relire leur catéchisme, sans préjugés, jusqu'au bout.

(Bulletin de l'Œuvre de S. François de Sales).



Un fils de Don Bosco

1850 — 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli

CHAPITRE XLIX.

Trois nouvelles fondations — Préparatifs de départ — Hésitations inexplicables — Dans la chapelle de l'Institut de Guaratinguetá — Les présages du cœur — Faits et paroles bizarres — Les diverses péripéties d'un convoi — À dessein ou par hasard ? Tristesse et silence — Profils de galériens et leurs insultes — Fâcheux pressentiments — Tous prient — Le moment de la rencontre et la catastrophe — Sanglots et cris — Le sauvetage des victimes — Scènes déchirantes — La paix du juste se révèle sur le visage de notre cher martyr.

Nous approchons, hélas ! du fatal instant où l'héroïque apôtre de l'Église de J. C., le valeureux missionnaire salésien, notre éminent évêque, Mgr Lasagna, devra dans une catastrophe terrible en même temps que glorieuse, rendre sa belle âme au divin Créateur. Le moment était venu où l'on devait faire l'ouverture fixée en novembre 1893, d'une école d'agriculture à Cachoeira do Campo et de deux établissements d'éducation pour jeunes filles à Ouro-Preto et Ponte Nova, dans l'État de Minas-Geraes, le plus peuplé de toute la République du Brésil. Monseigneur Lasagna désireux de réussir dans ce grand projet avait pris parmi les Salésiens et les Sœurs de Marie Auxiliatrice tout le personnel nécessaire à assurer le bon fonctionnement de ces trois fondations. Il avait décidé que tous viendraient le rejoindre à Guaratinguetá d'où il espérait, une fois la mission qu'il y donnait terminée, partir avec eux et les accompagner jusqu'au nouveau champ que la Providence avait

daigné ouvrir à son zèle. Les Religieuses avaient pour Supérieure la Sœur Thérèse Rinaldi, Visitatrice du Brésil, très estimée pour ses grandes qualités, l'ampleur de ses idées et la générosité de ses sacrifices, surtout dans l'œuvre de sauvetage des jeunes filles. L'expédition comprenait en tout dix-sept personnes, qui, disposées à tous les sacrifices, attendaient seulement le signal pour courir là où l'obéissance les avait destinées. Le départ des Missionnaires pour Ouro-Preto qui était alors la capitale de l'État de Minas (ce chef-lieu est aujourd'hui transféré à Bel-Horizon), ce départ, disons-nous, avait été primitivement fixé au 4 novembre, mais de graves empêchements qui survinrent à Mgr Lasagna, bien plus encore que cette hésitation dont nous avons parlé plus haut et qui paraissait inexplicable lorsqu'on connaissait sa vaillance accoutumée et son esprit résolu, le portèrent à le renvoyer au lendemain.

La petite caravane levée de très bonne heure descend à la chapelle pour y accomplir les exercices de piété. Le bon évêque se met en devoir d'entendre les confessions de ceux qui le désirent, puis il veut aussi se confesser lui-même. Il célèbre ensuite avec une ferveur toute spéciale le sacrifice de la messe, et tandis que ses compagnons font leurs derniers préparatifs, il s'entretient longuement avec D. Peretto, directeur de la Maison S. Joachim de Lorena. Celui-ci est tout étonné de l'entendre lui parler avec tant d'abandon et de confiance, lui révéler certains secrets particuliers, lui donner certains ordres ; il ne comprenait pas pourquoi le vénéré prélat lui témoignait une affection aussi tendre et qu'il ne lui avait jamais montrée à ce point dans le passé. Il y a plus : comme si le bon Père ne pouvait se résigner à se séparer de D. Peretto et qu'il eût encore bien des choses à lui communiquer, il voulut encore que ce dernier fassse avec lui un bout de chemin pour continuer la conversation. A dix heures et demie

toute la famille religieuse salésienne de Guaratinguetá était réunie pour recevoir la dernière bénédiction du Pasteur. En quittant l'Établissement, Mgr Lasagna embrasse tendrement mais d'une manière qui ne lui était pas habituelle D. Foglino, directeur de Guaratinguetá, puis entouré de ses confrères il se dirige vers la station. Tous remarquent que son visage est triste et que le missionnaire toujours si résolu et en ce moment si indécis, semble se demander s'il doit partir ou rester. Enfin et malheureusement il se décide au départ.

Les Missionnaires montent dans un wagon de première classe que met gracieusement à leur disposition le Ministre d'agriculture. Ce wagon a dix mètres de longueur et est divisé en deux vastes compartiments, l'un destiné aux Salésiens, l'autre aux Sœurs, et communiquant entre eux par une porte. Un homme à l'aspect sinistre dévisage attentivement tous nos voyageurs et s'étonne de ne pas y voir D. Dominique Albanella. A voix basse il en demande la raison à un employé qui lui répond que ce prêtre est parti la veille. L'inconnu ajoute alors : « Ah ! il s'est dérobé ; il est bien avisé. Mais quand même il n'y échappera pas ! » Ces paroles entendues d'une religieuse furent tout aussitôt rapportées à Monseigneur : celui-ci fut de plus en plus persuadé que les misérables qui avaient tenté de troubler la fructueuse mission de Guaratinguetá tramaient une horrible vengeance. Ce triste pressentiment vint encore ajouter à la mélancolie qu'on remarquait déjà sur son visage, lorsqu'il quitta la Maison salésienne. Toutefois il ne se laissa pas aller au découragement, et pour distraire ses compagnons, il tourna la chose en plaisanterie, exhortant tout le monde à se confier en Dieu, quelque dût être le sort qui les attendit. Les chers missionnaires lui répondirent par une oraison jaculatoire et un généreux abandon de leurs personnes à la divine Providence.

A ce moment le train se mettait en marche, et à 5 heures nos voyageurs arrivaient sans encombre à la Barre do Piray, où ils passaient la nuit. Le lendemain, Salésiens et Sœurs prenaient à 7 h. $\frac{1}{2}$ le direct qui par Lafayette devait les conduire à Ouro-Preto. Un accident survenu à une des roues de la machine leur occasionna trois heures de retard ; ce fut là le premier épisode fâcheux de ce voyage de mauvais augure. Les missionnaires attendent sur le quai de la station qu'un nouveau train soit prêt et ils constatent avec stupeur que leur wagon est placé derrière un wagon de marchandises que précède la machine, et que derrière eux viennent le

fourgon des postes et les autres wagons de 1.^e et 2.^e classe. D. Albanello qui déjà attendait là ses compagnons, en avertit le chef de gare et se plaint vivement du rang assigné à leur voiture. Le chef ne semble faire aucune attention à ces récriminations. C'est là pour nos chers voyageurs un nouveau sujet de terribles appréhensions ; ce ne devait pas être le dernier. Le convoi se remet enfin en marche dans la direction de Juiz de Fora à travers les plus beaux paysages. La chaleur n'est pas excessive, bien qu'on approche du milieu de la journée. Malgré tout, la tristesse régnait parmi nos amis, et le silence n'était interrompu que par quelque courte prière. On aurait dit que chacun endurait un malaise inexplicable et personne ne pensait ni à dormir ni à manger. Mais celle qui semblait la plus éprouvée était la bonne Mère Thérèse, et son état augmentait encore les souffrances de ses dévouées compagnes. Et voilà que vient s'ajouter à leurs angoisses l'épouvante d'une horrible et subite tempête de vent accompagnée d'éclairs, de coups de tonnerre et d'une pluie torrentielle. La marche du train en est grandement ralentie et ce n'est qu'à trois heures qu'on arrive à Juiz de Fora. C'est bien la plus belle de toutes les villes modernes du Brésil et elle est complètement construite à l'européenne. Pendant l'arrêt, une bande de jeunes gens, à la figure sinistre, se plantent devant la voiture des missionnaires ; ils fixent attentivement les prêtres et les sœurs, et les imprécations, les menaces, les plus horribles blasphèmes s'échappent de leurs lèvres. Les pauvres Filles de Marie Auxiliatrice en sont atterrées, et elles se hâtent de remonter les carreaux des portières, mais les forcenés éclatent d'un rire vraiment satanique et s'écrient : « Oui ! oui ! enfermez-vous bien !... vous verrez bien ce qui va vous arriver !! » A quoi font allusion ces échappés du bagne ? que veulent-ils dire ? Les Missionnaires et les Sœurs ne peuvent s'en faire aucune idée. Comme ces mal élevés continuent à crier contre les religieux, D. Zatti, veut essayer de les faire taire et pour cela il descend du compartiment ; il s'adresse à celui qui paraissait le plus insolent, le plus acharné, mais ce dernier s'empresse de déguerpir. Sur ces entrefaites le train siffle pour la dernière fois et le bon prêtre n'a que juste le temps de reprendre sa place dans le wagon. Hélas ! ces paroles énigmatiques qu'elles avaient toutes entendues, restaient gravées dans l'esprit des craintives et saintes épouses de Notre Seigneur et elles en faisaient le sujet de leur conversation. Elles s'interrogeaient entre elles, en proie aux plus tristes pressentiments.

— Qui sait ce que peuvent signifier ces affreuses menaces ?

— Et pourquoi voudrait-on nous faire du mal, alors que notre unique désir est de faire du bien à tous ?

— Serait-il donc vrai, disait une troisième, que nous pourrions avoir le bonheur de souffrir quelque chose ? C'est alors que nous mériterions bien le nom d'épouses de Jésus crucifié !

— Oh ! oui, puissions-nous, nous aussi arriver au ciel avec la palme du martyr !

— Mais pour être martyres, il faut être tuées en haine de Jésus-Christ et de la Sainte Eglise....

Cependant le train continue sa course rapide, et les Sœurs se recueillent dans le silence et la prière. Quelques-unes se mettent à réciter le *Rosaire*, tandis que d'autres accomplissent leur *heure de Garde* en l'honneur du Sacré-Cœur. De leur côté, l'évêque et ses prêtres commencent à réciter le bréviaire.

On avait déjà parcouru plus d'un kilomètre lorsque le sifflet de la machine résonne subitement et à coups précipités. Monseigneur penche la tête à la portière, et un frémissement court dans tout son être en voyant qu'un autre train accourait à toute vapeur venant en sens inverse. Pendant un instant bien court il croit qu'il y a une double voie, mais regardant mieux il reconnaît bien vite son erreur, et un homme qui saute de la locomotive, il ne peut plus s'illusionner ; un désastre est imminent. Les machinistes des deux trains n'avaient pu, par suite d'une courbe de terrain très prononcée, se voir auparavant. Aussitôt qu'ils s'aperçoivent à une très petite distance l'un de l'autre, ils s'empressent de renverser la vapeur, risquant ainsi leur propre vie et ils tentent d'arrêter brusquement les machines. Hélas ! il est trop tard. Le ralentissement est à peine sensible, et Mgr Lasagna ne peut que s'écrier : « Mon Dieu ! mon Dieu ! une rencontre ! Marie Auxiliatrice ! venez à notre secours ! » Il n'a pas terminé cette invocation qu'avec la rapidité de l'éclair, les deux trains se ruent l'un contre l'autre ; les locomotives montent l'une sur l'autre avec un fracas épouvantable et se réduisent en pièces ; les voitures se *télescopent* littéralement ; le fourgon de la poste pénètre dans celui des missionnaires, en broie les côtés, brisant comme du verre les banquettes, écrasant les personnes, et s'arrêtant à un demi-mètre à peine de D. Albanella et de D. Zatti. Ces deux derniers sont sains et saufs par miracle, et tout frissonnants ils voient en un clin d'œil que leur splendide wagon n'est plus qu'un amas de débris de

bois, de fer et... de cadavres. A leurs pieds ils découvrent un Salésien et une Sœur, noyés dans le sang.

Dans leur épouvante, les deux prêtres sont à peine en état de remercier le Seigneur de les avoir sauvés, et même de donner l'absolution aux mourants. Ils se reprennent bien vite, et leur pensée vole vers le bon évêque. Ne pouvant pas le voir, ils l'appellent d'une voix brisée par les larmes. D. Zatti réussit à sortir par la seule portière restée intacte, il court à l'extrémité opposée du wagon, et cherche des yeux en proie à la plus douloureuse angoisse le prélat qu'il finit par découvrir étouffé entre les cloisons des deux voitures. Il avait la tête appuyée à la portière, mais la poitrine était défoncée. Peut-être respirait-il encore, car une minute auparavant il avait pu répondre à une sœur survivante qui lui criait de venir à son secours : « Je ne puis vous aider, recourez à Marie ! »

A cette vue, le pauvre D. Zatti perd pour ainsi dire la tête et se met à courir dans la campagne sans savoir où il va ; il pleure, crie, se lamente, rompant d'une manière étrange le lugubre silence de la mort rendu encore plus sinistre par une pluie qui tombe à torrents. Se ressaisissant enfin, mais toujours pleurant, il revient vers le train, appelant sans cesse son cher évêque. Hélas ! toute illusion était perdue et de Mgr de Tripoli, victime de cette épouvantable catastrophe, il ne restait plus que le cadavre.

Sur les entrefaites, les Salésiens et les autres voyageurs sauvés descendent à terre, tout étourdis, ne sachant que faire ; mais ils comprennent qu'ils ne doivent pas perdre le temps en de vaines réclamations, que peut-être sous ces débris, sous ces ruines, et malgré le silence qui y règne, il y a encore des vivants qui réclament de prompts secours ; ils s'arment de courage et immédiatement se dévouent aux sauvetages possibles. D. Albanello et D. Zatti, avec une présence d'esprit admirée de tous, parviennent à retirer le jeune confrère Guillaume Bruckauser, dont la tête était prise entre deux traverses de bois. Ils cherchent de l'aide et demandent des haches, des scies, des leviers. Ils se mettent à la tête de ceux qui sont accourus et commencent à briser tout ce qui est encore intact dans le fourgon des postes pour s'ouvrir un passage et arriver auprès des victimes qui gisent dans l'autre wagon. Après dix minutes d'efforts presque surhumains, ils aperçoivent une main qui sort des décombres ; c'est celle d'une Sœur qui pousse des cris désespérés et appelle au secours. D. Zatti lui serre la main pour lui faire comprendre qu'on travaille au déblaiement, mais la malheureuse le

retient avec une telle force qu'il ne peut plus s'en défaire. Il est impossible de décrire l'impression que produit cette scène sur tous les assistants. Ils voient qu'ils ne travaillent pas en vain, et ils se remettent à l'œuvre avec une anxiété fébrile.

Déjà la fatale nouvelle du désastre s'est répandue avec la rapidité de l'éclair à Mariana Procopio, à peine distant d'un demi-kilomètre, et à Juis de Foras. Bien que la pluie tombe à verse, de toutes parts la foule accourt sur le théâtre de la catastrophe. Les premiers arrivés, sont plusieurs Pères Rédemptoristes qui se sont munis des Saintes Huiles. Eux aussi, avec le concours des ouvriers qui les accompagnent, consacrent tous leurs efforts à secourir les victimes qu'examinent et soignent avec dévouement plusieurs médecins. Le ministre protestant M. J. Taylor est là aussi, prêtant son précieux concours.

On parvient enfin à dégager de l'amas de planches et de fer où elle se trouvait ensevelie la pauvre Sœur qui la première avait crié à l'aide. Ses vêtements sont en lambeaux et ne couvrent qu'incomplètement son corps ensanglanté. On la transporte avec toutes les précautions possibles dans une misérable cabane occupée par une famille nègre et les médecins lui donnent les premiers soins. C'est ensuite une seconde religieuse, Sœur Pauline Heitzmann ; mais, grand Dieu ! en quel état ! La tête est toute meurtrie, la figure tailladée de morceaux de verre, les bras déchiquetés au point qu'on en découvre les os, un des pieds a disparu. La frayeur qu'elle a ressenti lui a enlevé l'usage de la raison ; aussi ne ressent-elle aucune douleur de ses affreuses blessures ! On la porte également dans la même cabane et les docteurs s'empressent autour d'elle, non sans manifester leurs vives craintes.

Les travaux continuent toujours et on réussit à ouvrir un second passage du côté droit du wagon. Les lamentations et les pleurs redoublent en ce moment : de tous côtés on réclame le secours de D. Zatti. Le bon confrère répond à tous et toutes avec le plus grand empressement, leur inspirant courage et patience, tandis que sans faire attention à la pluie et à la fatigue on continue à démolir les parois et les planchers des deux voitures. Bientôt on voit apparaître par la nouvelle ouverture le coadjuteur-menuisier Dominique Germano : il semble n'avoir que de petites blessures. On retire ensuite la Sœur Maria Casilla. Elle n'a plus apparence humaine, tant le visage est défiguré, le corps meurtri, et de la tête aux pieds ce n'est qu'un mélange de sang et de boue. Un des médecins, zélé Coopérateur salésien, la fait con-

duire à sa propre habitation et lui consacre tout son habile dévouement. On arrive, au prix de pénibles efforts, auprès de Sœur Florisbella. L'état dans lequel on la découvre épouvante même ses sauveteurs : l'infortunée avait ses vêtements entièrement déchirés, ses blessures étaient horribles, ses souffrances atroces. Et cependant malgré son extrême faiblesse elle avait eu la force d'arracher, pour s'en couvrir, le tablier ensanglanté de Sœur Edwige Gomes-Braga qui se trouvait près d'elle et qui avait, hélas ! succombé.

La bonne Mme Lusso, mère d'un Salésien et d'une Fille de Marie Auxiliatrice, coadjutrice des Sœurs, est heureusement vivante, mais son corps n'est que plaies et contusions ; seule une de ses jambes n'a aucun mal. Ne pensant pas à elle-même, elle implore que l'on vienne au secours de la Sœur Julie Argenton, sa voisine. Celle-ci, affolée, s'efforce vainement de se dégager de l'amas de bois et de fer qui pèse sur elle. Les sauveteurs redoublent de zèle ; les planches cèdent sous leurs furieux coups de hache ; malheureusement quand on peut parvenir auprès de la Sœur, il est trop tard ; la malheureuse vient d'expirer au milieu des plus affreuses tortures.

Enfin on réussit à enlever la partie du wagon contre laquelle, horriblement écrasé, aplati, se trouve le cadavre de Mgr Lasagna que l'on enlève avec le plus grand respect pour le transporter aussitôt dans l'église des Pères Rédemptoristes. Comme on se le rappelle, notre cher évêque avait, au moment de la rencontre, la tête en dehors de la portière, aussi n'apercevait-on sur le visage qu'une légère blessure, nulle trace de sang, si ce n'est sur quelques anneaux de la chaîne qui retenait sa croix pectorale. La figure est calme sans aucune contraction, conservant seulement la pâleur de la mort. Les lèvres sont un peu ouvertes, les yeux fermés ; il a dû mourir dans d'atroces tourments, mais il semble que sur ce front repose la paix du juste et la bénédiction de Dieu. Nous avons pu nous-même nous en rendre compte, en contemplant, au milieu de notre grande douleur, le moule de son visage, qui parut à l'exposition de l'Art Sacré, tenue à Turin en 1898. Cette maquette est l'œuvre de deux artistes sculpteurs italiens, Joseph Caporali et Alexandre Tormento, qui l'avaient prise eux-mêmes dans le cimetière de Juis de Foraz, quelques instants avant qu'on ne descendit dans la tombe la dépouille mortelle de Mgr Lasagna.

Les recherches continuent et on découvre le cadavre de Mère Thérèse Rinaldi qui outre plusieurs

autres graves blessures, avait la tête écrasée par une lourde barre de fer. Elle n'a plus qu'un soulier aux pieds. Quelques instants avant la catastrophe, une de ses Sœurs lui parlait de martyr et en plaisantant lui disait : « Bonne Mère, avant que nous allions au martyr, laissez-nous au moins une relique de vous ! » Et la vénérée Supérieure elle aussi, continuant la plaisanterie, heureuse de voir rire tout son monde jusque là triste des mauvais pronostics de Juis de Foraz, prenant un de ses souliers, le lançait à la sœur qui l'avait interpellée, lui disant : « Voilà votre relique ! Gardez la jalousement ! » Toutes éclatèrent en un joyeux rire et le badinage cessa. Qui donc aurait alors dit que la plaisanterie deviendrait réalité ! Est-il besoin d'ajouter que ce pauvre petit soulier est aujourd'hui précieusement conservé comme souvenir de cette généreuse martyre !

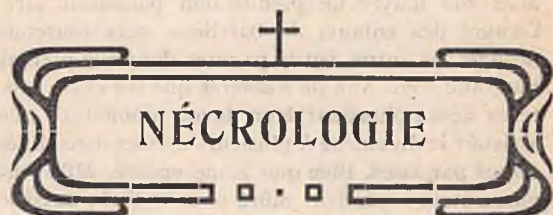
Mais le wagon gardait encore des victimes ; voici le corps de Sœur Pétronille Inas dont la tête est littéralement fendue. Ce n'est qu'après douze heures d'un long et pénible travail, c'est à dire, après la démolition complète des deux voitures qu'il est possible de retirer de dessous les roues les membres en lambeaux de l'infortunée religieuse ! C'est ensuite sur le plancher du wagon le corps du jeune secrétaire de Mgr. Lasagna, D. Bernard Villaamil. On l'avait vu, le cou pris entre deux grosses solives, se démener, agiter les mains et les pieds. Hélas ! pour lui encore les secours arrivaient trop tardivement, et lorsqu'on le joignit, il avait rendu le dernier soupir.

On recueille pieusement les restes des Sœurs Julie Argenton et Edwige Gomes-Braga. Le crâne de cette dernière est en bouillie, la cervelle a jailli de tous côtés, et tous les membres gisent, épars ça et là, sur le plancher. Ces restes sont mis dans des draps de lit et transportés dans l'église de Pères Rédemptoristes.

Il y a donc six morts des nôtres, Mgr Lasagna, son secrétaire et quatre Religieuses. Il faut y ajouter le machiniste du train direct qui conduisait l'expédition et que l'on trouva entre la machine et le tender. Ici nous devons faire une remarque qui donne sujet à bien des réflexions : C'est que pas un des autres voyageurs qui se trouvaient dans les autres wagons ne fut blessé même légèrement.

En ce jour du 5 novembre 1895, la sainte Église perdait un missionnaire intrépide ; un évêque très zélé, un véritable apôtre ; l'Italie pleurait la perte d'un de ses plus illustres enfants ; la Pieuse Société Salésienne restait inconsolable de la disparition d'un de ses membres les plus chers, d'une de ses

plus pures gloires. L'éloquent orateur du Brésil, Mgr Brito, avait bien raison quand il s'écriait : « On devait offrir une fleur en sacrifice au Seigneur, et cette fleur devait être la plus odorante, la plus parfumée de tout le bouquet. Il fallait que l'œuvre immortelle du Brésil fut scellée avec du sang, et Dieu voulut que ce sang fut le plus précieux, celui de Mgr. Lasagna.



Monsieur le Baron Herry

(MALTEBRUGGE-LEZ-GAND)

Monsieur le Baron Herry, bourgmestre de St Denis-Westrem, vient de succomber à la suite d'une longue et pénible maladie, emportant les regrets de tous ceux qui l'ont connu, et tout spécialement des Salésiens de Maltebrugge.

Il fut notre bienfaiteur de la première heure ; dès la fondation de notre Orphelinat il nous vint en aide et continua toujours généreusement à nous secourir dans les situations difficiles que nous avons eues à traverser. Si nous pleurons la perte de notre cher bienfaiteur, il nous reste cependant une consolation : c'est la pieuse mort qu'il fit. Chaque soir, avant de s'endormir, le baron Herry avait la coutume de recommander son âme à Dieu et de baiser dévotement son crucifix. C'est en pressant sur ses lèvres l'image du divin Rédempteur qu'il rendit le dernier soupir, après avoir répondu aux prières des agonisants récitées par les siens qui l'entouraient. Il s'endormit du sommeil du juste, dans la paix que procure une vie pleine de bonnes œuvres.

Ses petits protégés se rendirent dès la première nouvelle près de la dépouille mortelle pour offrir leurs derniers hommages sous la forme de ferventes prières au vénéré défunt. Nous avons la ferme confiance que la voix de nos chers orphelins aura été favorablement accueillie de Dieu qui, s'il ne l'a déjà fait, accordera bientôt la récompense éternelle à son fidèle serviteur. Nous ne cesserons de prier pour le repos de son âme et nous demandons aux dévoués Coopérateurs et amis de notre Œuvre de bien vouloir unir leurs suffrages aux nôtres, afin de hâter le bonheur de celui qui fut durant toute sa vie le soutien des orphelins et le père des pauvres.

Mademoiselle Onghena

Un deuxième deuil vient de frapper cruellement l'Orphelinat Saint Joseph dans la personne de Mademoiselle Onghena. Longtemps avant notre arrivée à Maltebrugge, cette pieuse personne était en relations avec l'Oratoire salesien de Tournay où elle avait placé plusieurs enfants en apprentissage. Son dévouement n'avait d'égal que son humilité ; d'une mise très simple, elle aimait à visiter les pauvres, leur portant elle-même des secours. Mais son œuvre de prédilection paraissait être l'œuvre des enfants de bateliers, sans toutefois négliger les autres petits pauvres dont elle prenait un grand soin. Afin de s'assurer que ses chers protégés accomplissaient leur devoir dominical, elle assistait le dimanche à plusieurs messes dans différentes paroisses. Bien que jeune encore, Mlle Onghena était cependant mûre pour le Ciel ; aussi le Seigneur la rappela-t-il tôt à lui pour la récompenser de ses multiples travaux et de toutes ses bonnes œuvres.

Elle était une de nos dévouées Coopératrices et son souvenir vivra dans notre mémoire et surtout dans nos prières ainsi que dans celles de nos enfants.

Que le Seigneur lui accorde le repos éternel et que la lumière sans ombre luise à ses yeux.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

France.



- RENNES : Son Éminence le cardinal Labouré, archevêque de Rennes, Dol et Saint-Malo.
 SAINT-BRIEUC : S. G. Mgr Pierre, Frédéric Fallières, évêque de *Saint-Brieuc*.
 BESANÇON : M. l'abbé J. C. Porteret, curé-doyen, *Maiche*.
 FRÉJUS : M. le chanoine Ardoin, ancien Vicaire Général, *Draguignan*.
 PÉRIGUEUX : M. l'abbé H. Boivin, Vicaire Général, Supérieur du Grand-Séminaire, *Périgueux*.
 SAINT-BRIEUC : M. l'abbé Mathurin Le Provost, Vicaire-Général, *Saint-Brieuc*.
 — M. l'abbé J. Guyot, recteur, *Coetlogon*.
 — M. l'abbé Francisque Nomy, *Saint-Brieuc*.
 — M. l'abbé Flouriot, recteur, *Plouguiel*.
 TARBES : M. l'abbé E. Verdau, curé, *Banios*.



- AMIENS : Mme veuve Cl. Chabaux, *Breuil*.
 ARRAS : Mme Le Gentil, *Arras*.
 AVIGNON : Mme Elodie Binglia, *Vaison*.
 CAMBRAI : Mme la comtesse de Gennevières, *Lille*.
 — M. Ch. Debruyne, *Lille*.

- Mme A. Delesalle, *Lille*.
 FRÉJUS : M. Izard, *Saint-Cyr*.
 LAVAL : Mme H. Lévêque, au *Horps*.
 MARSEILLE : M. Joseph Jullin, *Marseille*.
 — M. Auguste de Saint-Jacques, *Marseille*.
 — Mme veuve Valette, *Marseille*.
 MONTPELLIER : Mme Xavier Le Bars, née Reynier du Caylas, *Béziers*.
 NANCY : M. Auguste Mathieu, *Nancy*...
 NANTES : Mme veuve Le Bastard de Villeneuve, *Nantes*.
 NICE : Mlle Séraphine Uberti, *Nice*.
 — M. Auguste Henriot, *Nice*.
 — Mlle Séraphin Martin, *Nice*.
 — M. André Ferran, *Nice*.
 — Mme Hugues, *Cannes*.
 NIMES : M. Pellissier, *Aimargues*.
 ORLÉANS : Mme veuve Touchet, *Orléans*.
 PARIS : M. Eugène Laroussilhe, *Paris*.
 REIMS : Mme Houry-Hourpe, *Cours-sur-Marne*.
 SAINT-BRIEUC : Mme la comtesse Zoé Le Borgne de La Tour, Chanoinesse de l'Ordre de S. Augustin, *Tréguier*.
 — Mlle Mathilde Bellec, *Corlay*.
 — Mme Le Pomelec, *Binic*.
 SAINT-FLOUR : M. Louis Ipecher de Labre, *Saint-Flour*.

Autres pays.



- AMÉRIQUE DU NORD : Mme Emilie Rioux, *Burlington* (Vermont).
 AUTRICHE : Mgr Guillaume Hulesch, camérier secret de S.S., *Ksternenburg*.
 BELGIQUE : M. le chanoine de Grandmaison, *Liège*.
 — Rde Mère Adolphine de Chantal Dumesnil, Religieuse Visitandine, *Chidvres*.
 — Rde Sœur Ste Lucie (Marie Wiliski) de la Providence, *Namur*.
 BELGIQUE : Mme Victor Hamal-Dumont, *Liège*.
 — M. René de Lamine, *Liège*.
 — Mme veuve Rogister, née Pauline Eyben, *Liège*.
 — Mlle Marie Eléonore Ghislaine de la Rousse-lière Clouard, *Liège*.
 — Mme la Baronne Van den Branden de Reeth, *Malines*.
 — M. Gustave-Constant de Montpellier d'Annevoie, *Namur*.
 ITALIE : Le T. R. P. Martin, Général des Jésuites, *Rome*.
 SUISSE : Mlle Marie Roggo, *La Faye*.
 — Mlle Henriette Delacoste, *Monthey*.
 — M. Bovard, *Fribourg*.

R. I. P.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
 Gérant : JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salès. (B. S.)
 Rue Cottolengo, 32.